

*Le Centre Culturel
et
le Syndicat d'Initiative de Braine-le-Comte
présentent :*

"Lorsque Braine m'est conté..." 13

*Souvenirs d'enfance
de*

Marquerite Piron-Collin

*née à Braine-le-Comte le 28 décembre 1893
et décédée le 20 juillet 1984*





Devant : Jean Andrée

Derrière : Marguerite Madelon Papa Maman

En mémoire et affection à notre mère qui, vers ses quatre-vingts ans, a voulu décrire son enfance à Braine-le-Comte.

Ces textes ont été trouvés en 1984 dans ses tiroirs.

Que la lecture de ces courtes histoires vécues dans notre ville vous soient de vivantes archives et suscitent en vous l'intérêt et le sourire amusé qu'elle aurait tant aimé.

Monique et Françoise

1997



La photographie de famille

Les grands-parents avaient dit : « *il faudrait que vous vous fassiez photographier ensemble, en un groupe familial* ». Selon l'habitude chez nous, c'était à l'heure du repas, la famille étant réunie, que des décisions de ce genre étaient prises. On en parlait, on se concertait. La première réaction de *Maman* fut : « *ont-ils des vêtements adéquats ?* ».

Une grande photo de famille se devait d'être un petit chef-d'œuvre, tant au point de vue ressemblance qu'au point de vue élégance. Aucune spontanéité n'intervenait, seul le photographe avait le droit d'organiser son petit chef-d'œuvre, et cela comme bon lui semblait. Un groupe bien homogène, avec certains assis, d'autres debout. Des tiges de fer dissimulées tenaient les têtes bien droites, le sourire était de rigueur au moment où l'exigeait le photographe ! Tel était le scénario exigé pour ce genre de photo.

Derrière eux, debout, *Maman*, *Papa* et *Madelon*. J'avais l'impression qu'il avait trop étalé ses personnages et se demandait où me placer. Il me fit enfin prendre place près de *Papa*. Une longue tige de fer maintenait ma tête très droite. Il dit alors deux fois : « souriez ». Mais comment sourire dans une telle position ? La photo prise, *Maman* est entrée dans le cabinet de toilette pour y revêtir à nouveau son tailleur. Le photographe fit alors chercher un fiacre par son aide pour nous conduire chez *Bonne-Maman*, qui nous invitait à goûter. *Bonne-Maman*, gaie, souriante, joyeuse, nous attendait les bras ouverts.

Nous l'écrasions de baisers sonores et elle disait : « *mes petits enfants... pas tous à la fois, prenez chacun votre heure d'adoration* ». Chez *Bonne-Maman*, c'était le raffinement en tout, à commencer par la table. Elle avait le talent de mettre ses petits enfants à l'aise, de les choyer gentiment. Mais, *Maman*, pauvre *Maman*, redoutait surtout les espiègleries de *Papa*... La controverse, surtout en matière religieuse.

D'une honnêteté scrupuleuse, il a toujours été considéré comme un homme d'honneur. Un peu vaniteux, peut-être ?

Maman était plus calme, plus clairvoyante aussi. Elle avait parfois ses heures d'inquiétude et arrêtait *Papa* dans certaines décisions. Très féminine, elle avait plus de souplesse d'esprit que *Papa* et n'était pas, comme lui, intransigeant en matière religieuse. Tout en déplorant certaines situations, elle en acceptait le fait avec une très compréhensive bonté. *Maman* a toujours considéré que notre éducation était une question de la plus haute importance et nous inculquait le goût de la dignité des autres. Elle tenait surtout à ce que nous ne jugions pas les personnes selon les apparences vestimentaires ou leur situation sociale, mais selon leurs actes.

Quelques Messieurs de la ville, *Zech*, *Wilveryck*, *Hérouet*... sollicitèrent la présence de notre père dans une société qui s'occupait de conférences, de concerts et de loisirs. L'été comme l'hiver, le programme était des plus attrayants. Très sportif, notre père propose l'organisation d'une semaine d'aviation. On en était encore à l'époque des « aéroplanes ». Pour ce faire, il faut louer des champs, y construire des hangars, des pistes; rien ne rebute l'organisateur et le cercle de ses amis. Il fallut faire une publicité dans les journaux...



Les invitations sont adressées à Madame *Hélène Dutrieux*, première femme aviatrice, Monsieur *Domenjaz* qui ne vola qu'une fois, *Olislager* fut très brillant. *Lanser*, lui, fit une chose jusque là inconnue. Il s'éleva du champ d'aviation dans la direction de Mons, le soir. Un grand feu fut allumé pour faciliter son atterrissage. Après une attente qui parut longue aux spectateurs, on entendit un puissant ronflement et l'aviateur dirigé par le feu fit une descente impeccable au milieu de la piste et des applaudissements de la foule. *Olislager* permettait à quiconque en avait le goût de faire l'expérience d'une envolée. Monsieur *Neuman* père, notre Bourgmestre, fut un des premiers à risquer ce voyage aérien.

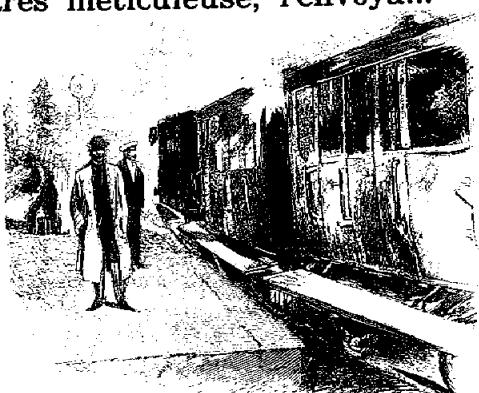
Le jour de la fête de *Maman*, toutes se cotisaient afin de lui offrir une corbeille de fleurs, ces fleurs achetées chez l'horticulteur *Maquestiau* qui possédait une serre. En remerciement, nos parents louaient une grande voiture, dite « char à bancs », conduite par deux chevaux robustes : excursion d'un dimanche, soit vers le parc d'Enghien, du Roeulx ou d'Ecauvinnes. Un dîner était commandé dans la meilleure auberge et ces demoiselles rentraient chez nous, le soir, pleines de joie et exubérance.



Hier était hier, il faudra s'adapter aux loisirs plus longs, meubler avec une activité différente le temps libre. Je souhaite qu'il ne soit pas uniquement voué au ronflement des moteurs, de jeux souvent vides de sens de la télévision.

Un fait qui nous donne une idée de l'esprit démocratique de notre *père* : un jour que nous attendions un invité sur le quai de la gare, mon *père* entra en conversation avec un machiniste (conducteur de locomotive au charbon). Il lui demanda des renseignements sur son travail, auquel il paraissait s'intéresser vivement. L'ouvrier, qui avait reconnu mon *père*, lui proposa de l'accompagner jusque Hal. Mon *père* n'hésita pas un instant et me pria d'attendre une de nos tantes qui devait arriver sur ce quai.

Jamais je n'oublierai la rentrée de notre *père* ! La moustache, les rides du visage étaient pleins de suie qu'il avait vainement essayé d'effacer. Il eut un très grand succès d'ilarité auprès de notre tante, mais *Maman*, très méticuleuse, l'envoya... « aux eaux ».





Les artisans



Je crois avoir été, dès mon enfance, très réceptive à tout ce que m'apportait les gens simples, avec leur expérience, leur goût de la qualité de la vie.

Les autres avaient une double vie, celle du monde extérieur et la leur propre. Mais j'ajouterai, et ceci est une réflexion d'aujourd'hui : tout ne se manifeste pas sur le plan où les actions des hommes se manifestent, mais dans le secret des coeurs qui n'appartient qu'à Dieu.

Cette mise au point faite, revenons à notre population matériellement active de notre petite ville. Oui, j'entends encore le bruit sourd de la brouette de *Jules* sur les gros pavés de la rue. Je vois son second menton vibrer par les secousses de sa brouette, chargée de lourdes malles. Fort et musclé, *Jules* était la providence des voyageurs de commerce qui nous arrivaient de Bruxelles et portait leurs malles chez tous les commerçant de la ville afin qu'ils puissent faire un choix.

Il a même accompli, a-t-il dit (mais en cela n'était-il pas un peu marseillais ?) un déménagement avec sa seule brouette. Qui peut faire mieux ? Il ne vit heureusement pas le temps où sa brouette fut remplacée par les camions du chemin de fer qui ébranlaient le pavage de la rue et étaient tirés par de gros et grands chevaux brabançons.

* * *

*

Derrière chez nous, en face de la pompe, vivaient un médecin et son épouse. Le vieux Monsieur était perclus de rhumatismes et portait mitaines et cache toute l'année. Son épouse, *Madame F.*, bonne et silencieuse, donnait l'impression d'être sortie d'un cadre ancien, avec ses manches gigot et sa vaste tournure.

Ils possédaient un trésor : « *Joséphine* », leur ménagère, présidente, directrice générale, cerveau et bras du ménage ! Avec *Joséphine*, ils pouvaient se laisser vivre et écouter. Si l'on sonnait, la porte s'entrouvrait très légèrement, le nez méfiant de *Joséphine* apparaissait à l'ouverture juste un instant. Dès que le nez avait fait savoir au cerveau qu'elle se trouvait en face d'un client et non d'un mendiant, la porte s'ouvrait toute grande.

Joséphine était l'amie intime de notre « *petite Maria* », notre cuisinière; leur rendez-vous journalier avait lieu à la pompe. Ces pompes, situées à chaque coin de rue, ravitaillaient les ménages en eau potable. Que de seaux débordants les jours de confidences !

* * *

*

Mais rentrons en ville où il y avait beaucoup d'artisans. Les rues avoisinant la Grand'Place, montantes d'un côté, descendantes de l'autre, abritaient beaucoup de maisons de travailleurs de petits métiers. Le vannier, dit « *Manoque* », non content d'établir sa marchandise sur le trottoir, y tressait ses corbeilles, ses fauteuils et ses paniers ou mannes, d'où le nom de « *Manoque* ». Un petit estaminet en face de chez lui attirait fort son attention.

Avec sa large entrée en arcade, la vieille auberge « de la Tour », très 18e siècle, livrait passage aux voitures de relais. Au fond, de vastes écuries. A gauche de l'hostellerie, de hautes fenêtres éclairaient la salle où l'on pouvait manger « à toute heure ». Sur le côté, une vaste grange, aussi vieille que la maison et bâtie également en briques et pierres bleues, avait été convertie en réserve pour les voitures et le bois de chauffage. Au fond et derrière les bâtiments, un jeu de tir à l'arc réunissait les amateurs les jours de fête. Ils y gagnaient des primes et de hauts plumets colorés qu'ils avaient piqué de leur flèche.

En descendant de la place vers l'église, nous nous trouvons chez le savetier *Detournay*. On entre sans sonner. Madame est toujours dans sa boutique, ne quitte pas sa chaise et son tricot et crie : « *Emile, y a quelqu'un* ». *Emile*, petite barbiche noire, lorgnon, grand tablier de toile bleue, ne vend chaussures que sur mesures. On y

choisisait la qualité du cuir et sa couleur. J'accompagnais souvent *Maman* pour l'achat de ses chaussures. *Maman* avait l'élégance du « petit pied » et n'a jamais chaussé que du 36 quand les chaussures furent standardisées.

Mais chez *Emile Detournay*, il fallait prendre mesures du pied. Jamais je n'ai pu supporter qu'il prenne celles de mon pied, cela me faisait rire, peut-être à cause du chatouillement que cela produisait, rire que *Maman* désapprouvait sévèrement. On choisissait la couleur du cuir (noir, brun, jaune ou blanc ?) et la qualité. Fera-t-on la bottine à boutons ou à lacets ? avec empeigne haute ou basse ?...

Jamais on ne demandait mon avis. Mes soeurs, mon frère et moi-même étions partisans de bottines à boutons, vite mises, vite enlevées mais... il fallait souvent recoudre les boutons, alors le choix de *Maman* était fait. Le pire était de devoir lacer les chaussures lorsque la ferrette du bout du lacet était aplatie ou absente. C'est à force de salive qu'on arrivait à pousser le lacet dans les trous de la chaussure.

Continuons à faire le tour de notre petite ville du XIXe siècle. De la Grand'Place, une longue rue toute droite aboutissait à la gare. Elle avait des allures de gare de première classe avec son immense dôme de verre, sa salle d'attente de 1ère classe aux banquettes de velours grenat et sa buvette bien achalandée. La salle d'attente de 3ème classe avait des bancs de bois et, en son centre, un gros poêle.

Plusieurs fois par jour, l'immense coupole était ébranlée par le passage de l'Express Paris-Bruxelles, lequel ne s'arrêtait pas chez nous. Notre gare retentissait aussi du sifflement strident de l'Orient Express, fondé en 1884. Cette compagnie fut transformée en Compagnie Internationale des Wagons-lits. L'Orient Express traversait toute l'Europe, de la mer du Nord au Bosphore, une Europe alors sans mur et sans rideau de fer. C'était Budapest - Prague - Zagreb - Sofia. On y voyageait comme on ne voyagera plus. Les wagons-restaurants étaient éclairés par des petites lampes de Gallé aux abat-jour à glands.

Ces grands Express m'ont fait rêver lorsque j'étais enfant. Les jours de congé, nous allions nous poster sur un talus à la sortie du tunnel. Là, le train roulait au ralenti et nous avions l'impression d'appartenir au voyage. La vapeur de la machine sortait en abondance de la cheminée. Après le passage du long tunnel, le train allait au ralenti. Nous contemplions les voyageurs attablés qui sirotaient des boissons;

d'autres, assis dans de confortables fauteuils, lisaiient. Nous envoyions des signes amicaux à ceux qui se trouvaient aux fenêtres du train. Je m'y voyais en songe !! Rentrée à la maison, je suivais sur une carte du monde le trajet de ce merveilleux voyage. A l'aide d'un livre d'images, je voyageais moi aussi dans ces pays alors si lointains.



Quittons avec regret notre Orient Express et gagnons la rue de Mons. Dans la « ruelle à Coquelets » habitait « *Flore del Fenasse* », vieille femme longue au corsage plat. Deux petites pommettes en haut des joues étaient si rouges qu'on aurait pu les croire artificielles, mais il n'en était rien. *Flore* tenait boutique de tout et de rien : aiguilles à coudre, du sel, des boules rondes aux fruits, du savon noir, des images d'Epinal,... A sa porte pendait une chaîne à ressort, rattachée à la sonnette qui n'arrêtait pas de vibrer si bien que nous devions attendre qu'elle s'arrête pour parler à *Flore*. On se regardait, nous timidement avec envie de rire, elle sévèrement.

Je me souviens qu'elle avait toujours la goutte au nez et mes 10 boules arrivaient tout juste dans le petit sac conique en papier brun avant qu'elle ne tombe sur sa main. Nous aimions *Flore del Fenasse*. Elle faisait partie d'un tout : la boutique, la sonnette, les images et les boules.

Mais revenons sur la Grand'Place. En face de chez nous vivait une vieille dame, *Laure Duverchin*. Sa maison peinte de couleur verte avec ses châssis blancs et ses rideaux de guipure, avait toute la fraîcheur du printemps.

... Le relieur dont les livres sortaient miraculeusement solides et beaux de ses mains. La petite couturière annonçait son métier par une gravure de mode fixée à sa fenêtre.

Chez l'ouvrier-maçon, j'admirais cette sorte de lenteur qui va vite et aussi cet air d'indifférence à bâtir une maison, brique sur brique. Briques qu'il avait fabriquées lui-même et en avait surveillé la cuisson. Labeur obscur et consciencieux.

Seul l'aiguiseur de couteaux était nomade et s'annonçait par un cri sur deux tons que les ménagères reconnaissaient. Tous pratiquaient leur métier avec art et sagesse, dépourvue de culture mais non de finesse.

Il n'y a plus d'artisans. Le monde ouvrier y a perdu son adresse professionnelle et cet orgueil d'une tâche accomplie par lui seul et dont il assumait l'entièvre responsabilité, et ce courage intrépide qui s'élève spontanément à la hauteur des événements.

J'ai connu et aimé tout ce monde qui a marqué ma vie, jour après jour, j'en ai gardé, goûté l'austère réalité.

Nous n'arrêtions pas le progrès, l'évolution du monde, quitte à y abandonner toute sa valeur humaine. Et si la science nous explique le comment des choses, elle ne nous explique pas le pourquoi ! C'est la grande leçon que les mains donnent à l'esprit.

Tout serait sauvé si les hommes de pensée apprenaient à obéir librement aux lois du monde invisible avec cette attention rigoureuse et ce sens des responsabilités que les lois du monde physique imposent aux travailleurs manuels.

Le milieu ouvrier est le plus vivant qui soit. Il a en plus la capacité de s'exprimer lui-même avec une grande vérité. L'ouvrier du siècle dernier avait une sensibilité patiente, attentive au mystère des choses. Il faut écouter le quotidien des choses.



Leçons de piano



J'avais un professeur de piano qui avait nom « *Soeur Stanislas* », dans le monde Mademoiselle Bribosia, de Namur. C'était une petite personne aux gestes vifs, aux yeux très noirs et, surtout, elle avait toujours un petit air absent, presque indifférent à tout ce qui l'entourait. Jamais une élève n'a reçu une mauvaise note de *Soeur Stanislas*. Elle traversait le monde des pensionnaires avec une joyeuse indifférence. Une légère claudication lui assurait notre aide spontanée et amicale chaque fois qu'il fallait monter les cinq marches d'accès à la salle de musique.

Artiste, elle l'était, et j'aurais passé le temps de ma leçon à l'écouter. Elle le savait et, peut-être aussi par bonté, a-t-elle trop souvent cédé à mon désir de l'entendre interpréter mes morceaux préférés. Elle me donnait le goût de la belle et bonne musique mais, hélas, je ne faisais pas assez de progrès. Ce n'était que vers la fin de la leçon qu'elle m'obligeait à revoir mes gammes, ou encore le dernier morceau à l'étude.

En plus, je ne sais comment mes compagnes parvenaient à étudier leur piano dans la salle de musique ? Il y avait six pianos et, malgré les séparations vitrées, on n'obtenait jamais un silence absolu. Pour moi, une note est un chant et il doit résonner seul dans le silence.

Les conditions étant telles, mes parents décidèrent de me faire prendre des leçons, ainsi que *Madeleine*, avec Monsieur *Declercq*, organiste et Premier Prix du Conservatoire de Musique de Bruxelles. Monsieur *Declercq* était un très petit homme, complètement chauve et si mince ! Si j'avais osé, je lui aurais donné le nom de « Monsieur Double Croche »... si je l'avais osé !... C'était un être révérencieux; lorsqu'il vint pour la première fois, il s'inclina presque jusqu'à terre en saluant *Maman*, se redressa et, avec un sourire un peu moqueur, me dit « *Mademoiselle* », terme auquel j'étais bien peu habituée. Au petit discours de *Maman*, il répondit à peine puis, lorsque *Maman* fut partie, il se mit au piano pour en entendre le son. Il jouait... puis il me fit enlever les bibelots qui se trouvaient sur le piano et le fit ouvrir complètement.

Ensuite, il me pria de prendre mes sonates et de lui jouer la dernière à l'étude. Il se mit alors au fond du salon et dit : « *Mademoiselle, faites-moi rêver !!* ». J'étais si peu habituée à ce genre de personnage... Mais, puisqu'il daignait m'écouter et que je le savais grand musicien, j'ai joué avec tout mon petit talent la sonate de Mozart.

« *C'est bien, dit-il, très bien même, nous allons encore travailler cela ensemble* ». Il était sévère quant à la pose des mains sur le clavier; la souplesse du poignet lui paraissait indispensable.

Sur ma demande, il voulut bien jouer une sonate à l'étude. Jamais, lui dis-je, je ne jouerai avec une telle perfection ! « *Jamais, me dit-il, si vous ne travaillez pas* ». Ce fut la fin de la première leçon. Il attendait. Je suis allée chercher *Maman* qui lui remit une petite enveloppe en le remerciant.

J'étais très satisfaite de ma première leçon mais... j'aurais à travailler. A neuf ans, aimer la musique, c'est déjà un peu la connaître.

Maman a décidé que *Madeleine* suivrait les mêmes cours. Monsieur *Declercq* était un être bizarre, fantasque comme beaucoup d'artistes. Parfois, il me faisait répéter cinq ou six fois un même mouvement; il lui donnait une certaine cadence en appuyant sur des sonorités quand il le fallait. Il disait alors, en se promenant dans le salon : « *Dites-le encore... allegro... allegro !* ». Si je comprenais ce qu'il voulait, j'en étais récompensée car il applaudissait, surtout si je donnais la nuance, la mesure qu'il exigeait. Si ne saisissais pas le sens musical du morceau, il se fâchait : « *Mauvais, mauvais* », disait-il et prenait ma place au piano. Son exigence, loin de me décourager, me forçait au rythme, à la nuance, au doigté, à atteindre cette sonorité musicale que lui-même donnait au thème musical. Son indulgence était mesurée. Quel drôle de petit « Monsieur », il me donnait parfois l'impression d'être lui-même une note de musique : « Monsieur Double Croche » !

Jeu à la pelote

Maison de Marguerite



Notre Grand'Place, l'été, était animée par le célèbre « jeu à la pelote », dont les prouesses ne se comptaient plus.

L'ardeur à ce jeu commençait dès l'âge d'école. Les portes cochères, les murs des maisons ou des jardins étaient envahis par toute la jeunesse masculine qui s'exerçait à ce jeu. Ces petites balles en ^Apeu blanche, très dures, s'achetaient dans une boutique de la Grand'Place. Notre frère en possédait plusieurs. Il fallait une main à toute épreuve car le choc de la balle dans la paume de la main n'était pas fait de douceur.

Les jours de grand match, dès 5 heures du matin, on dressait les estrades de bois tout autour de la place; on venait surtout pour y voir jouer les Brainois qui furent presque toujours victorieux.

Des noms me reviennent à la mémoire, les frères Allard... De la fenêtre du 1er étage de notre maison, j'avais une vue globale du jeu. Une estrade, adossée à la Maison Communale, garnie de drapeaux aux couleurs du pays et de la ville, recevait les invités de marque, tel le *Prince Charles*, le Bourgmestre et ses échevins.

Du 1er étage de notre maison, j'étais en première loge pour observer le jeu. En plus des prouesses des Brainois, j'aimais suivre le mouvement des têtes des spectateurs qui, elles, suivaient comme une vague le mouvement de la balle, ensemble, d'une point à l'autre de la piste.

Le jeu est toujours très en vogue, surtout à la période de la « ducasse », qui a lieu au début de septembre.



Au temps de mon enfance, la Grand'Place était encadrée de très belles demeures de style, telle l'hostellerie de la Tour, du 18e siècle, la vaste demeure du Notaire, celle du Bourgmestre. Une très vieille demeure avait ses fenêtres encadrées de pierres bleues sculptées. On atteignait le rez-de-chaussée par un escalier de pierre muni d'une rampe en fer forgé.

Entre ces belles demeure anciennes se fauflaient de petites boutiques pleines d'objets qu'on ne fabrique plus. Le sabot était fait d'une seule pièce de bois et d'un dessus de cuir très gros. On pouvait aussi trouver dans sa boutique des cerceaux, cercles de bois léger que nous faisons rouler devant nous en le poussant avec un bâton. On y vendait des cordes à danser, dont les poignées en bois étaient peintes de motifs variés laissés à la fantaisie de ces manuels dans lesquels il y avait un artiste caché. Il y avait aussi le fabricant d'escabeaux, sorte de petit siège pour mille usages, que ce soit pour moudre le café ou langer un bébé.



Monsieur le Vicaire

Dans cette même rue de Mons, il était une maison devant laquelle on passait indifférent, car rien ne la distinguait de ses voisines. Vieilles portes sans couleur, pierre bleue usée du seuil... celle-ci n'avait même plus de sonnette... on frappait... un pas rapide, l'attente était brève. Monsieur le *Vicaire Ancelin* venait toujours ouvrir lui-même et l'accueil était cordial.

Comment le décrire ? Petit, maigre, très vieille soutane effrangée... accueil d'un St-Vincent de Paul... : « *Entrez, que voulez-vous ?* ». Providence de toutes les misères... sa maison, son garde-manger, ses armoires se vidaient non du superflu mais du nécessaire, sans aucun souci du lendemain.

Aumônier du Cercle St-Joseph, orchestre que présidait mon *Grand-Père*, celui-ci lui fit le reproche de sa soutane toute effrangée dans le bas et, en tant qu'ami, lui remit une petite enveloppe afin qu'il s'en procura une nouvelle. Quelque temps plus tard, mon *Grand-Père* le rencontre, sa vieille soutane raccourcie presque à mi-mollet... Au regard de *Bon Papa*, il répondit, souriant : « *J'ai rencontré bien plus malheureux que moi, excusez-moi !...* ».

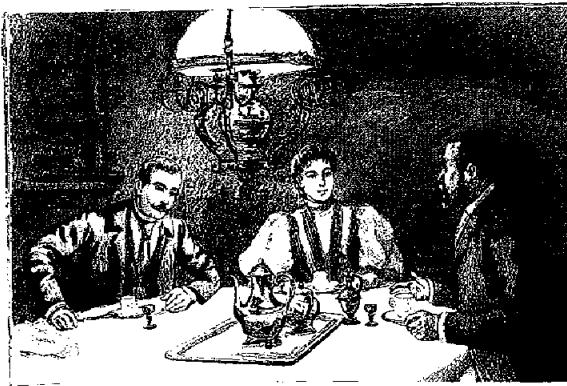
Mais je ne puis m'étendre sur la conduite de ce St-Vincent de Paul du XIXe siècle. Et cependant, mes souvenirs me remettent en mémoire un trait de son caractère. Lorsqu'un pauvre individu, sans connaissance bien spéciale d'un métier, se présentait chez lui afin d'obtenir du travail, il ne se contentait pas d'un « *Je chercherai, revenez* ». Non, après un temps de réflexion, il allait avec ce mendiant du travail trouver l'un ou l'autre patron et n'arrêtait ses recherches qu'il n'eut trouvé du travail pour son demandeur...

Souvent, il a associé *Maman* à ses magnificences, on ne pouvait rien lui refuser... La misère était grande dans le monde ouvrier du siècle dernier, on ne peut y songer sans en avoir honte. Le chômage, la maladie du père dans les familles nombreuses devenait une vraie catastrophe. Il y avait des distributions de pain et de charbon, mais peut-on vivre de pain et de charbon dans une famille où il y a quatre ou cinq jeunes enfants.

Je me souviens très bien des conversations entre mes parents ayant trait à ces calamités et je sentais, surtout chez *Maman*, le désir d'y apporter remède. Elle avait institué, pendant les temps de chômage ou de maladie du père, pour monde ouvrier, un crédit illimité, c'est-à-dire qu'on pouvait acheter ce dont on avait un urgent besoin, quitte à payer quand les temps seraient meilleurs. Il y eut si peu d'abus et même, chez certains, une telle noblesse qu'on en reste émerveillé.



Menus... Jardins



La cuisine, tout comme l'habillement, l'habitat, les coutumes situent une époque. C'était à la cuisine que s'élaborait l'ordonnance des menus. *Maria*, la cuisinière, et *Maman* y débattaient la question de l'ordonnance des repas. *Maria* était une petite personne intelligente. Elle composait son menu suivant les invités.

Si *Raymond de Chimay* venait avec sa femme et des amis, il se faisait toujours précéder par une belle pièce de gibier. Pour ce grand chasseur, grand amateur de bon vin, le menu s'annonçait de lui-même. C'était, dans ces circonstances, un consommé aux quenelles de volaille ou un potage de pois secs garni de croûtons frits et parfumés de thym et de persil. Suivait un râble de lièvre à la crème, qui avait pris toute sa saveur dans une préalable marinade au Bourgogne et servi dans une sauce onctueuse et divine. Une purée de marrons ou des girolles cuites entières et garnies d'un soupçon de gelée de groseilles en étaient l'accompagnement. Cela pouvait être aussi une selle de chevreuil rôti arrosé d'une sauce poivrade pour terminer par un pâté de volaille blanche, recouverte d'un miroir de gelée au madère, appétissante et exquise.

Maria avait toute une gamme de consommés qu'elle préparait en fonction de la saison. Il y avait aussi des magasins spécialisés. Un gigot d'agneau s'achetait près des Halles à Bruxelles ainsi qu'une pouarde quinavait rien des volailles « préfabriquées » d'aujourd'hui. De même qu'un saumon ou un homard se commandaient à Ostende.

Si les menus se préparaient en fonction des invités et qu'il y avait de nombreux enfants à table, après le potage, c'était le traditionnel Vol-au-Vent, dont on se disputait (discrètement) la croûte. Pour *Bonne-Maman* et les personnes plus âgées, il y avait toujours une entrée de poisson, saumon sauce mousseline ou filets de sole aux champignons. Mais pour une belle grande table de frères et soeurs, d'amis, *Maria* n'hésitait pas à présenter ses petits soufflés au fromage individuels, recouverts d'une sauce allongée d'une pointe de Liebig et garnie de langue fumée hachée. C'était son petit triomphe culinaire. Lorsque *Laure*, qui serait à table, déposait ce délice, *Maria* s'approchait de la porte de la salle à manger pour entendre les éloges des convives. Souvent, *Maman* la faisait venir, chacun voulant la féliciter et connaître son secret mais... de là à la réussite !... il y avait en ce temps-là, un facteur inconnu de nos jours : il fallait tenir compte de la saison pour établir un menu, c'était « la saison ».

Une jardinière se préparait en été, une bonne volaille l'hiver. Le veau d'avril à juillet. Les asperges en mai et juin. Les céléris dont on faisait parfois une purée se récoltaient vers juillet-août et septembre. On gardait la verdure de ce légume pour le faire sécher au four et en parfumer les ragoûts d'hiver. Aujourd'hui, les petits pois sont un peu délaissés. C'est délicieux les pois accompagnés de coeurs de laitue et de jeunes oignons mais cela donne trop de travail. Il faut une heure pour écosser des pois pour quatre personnes. Les ménagères préfèrent actuellement les acheter en boîte. Les petits pois perdent du terrain dans tous les sens du terme. Nous adorions les petits pois frais et prétions la main à *Maria* quand elle écosait des buissons entiers de petits pois sans s'énerver le moins du monde. Les cuisinières du temps de mon enfance étaient armées d'une patience infinie, presque monacale. Je crois même qu'elles aimaient ces humbles besognes qui occupent les doigts en laissant disponible l'esprit qui rejoignait les leurs. Une fois les pois écosés, on s'attaquait aux cosses que l'on faisait aussi sécher dans le four de la cuisinière pour en parfumer les potages d'hiver.



Je me souviens aussi du visage emprunt de gravité quand *Maria* déstructurait les feuilles d'épinards pour n'en laisser que le parenchyme, la partie noble, la seule digne d'un véritable velouté, appelé à paraître à table sous une couronne de croûtons dorés et d'oeufs pochés... Mais la liste serait trop longue. Le plus important, dans la composition d'un menu, était de ne jamais servir deux sauces de même couleur dans un repas.

Si *Maman* appréciait surtout une entrée de poisson, saumon ou sole au vin blanc, suivie d'une pouarde truffée, *Papa* appréciait un beau filet ou aloyau de boeuf rôti entouré de tomates farcies ou de salades braisées.

Mais le siècle dernier n'avait pas que des menus aussi raffinés; ils étaient réservés aux invités et aux jours de fête. Bien recevoir ses amis était de tradition. Notre ordinaire était préparé avec soin mais très simple.

Parfois, *Maria* évitait de demander à *Maman* ce qu'elle voulait pour le souper... Dès lors... à 7 heures étaient déposés sur la table de grands pots de chocolat, des grillées et des pommes cuites au four dans le beurre et le sucre cassonnade. Nous, les enfants, nous aimions ce souper, mais *Papa*, lui, sonnait et demandait si *Maria* ne se trompait pas d'heure. Le goûter, disait-il est terminé depuis longtemps ! On allait alors en vitesse lui acheter du jambon, et seuls le gruyère et un certain Port-Salut fabriqué dans un village proche pouvaient s'acheter chez nous. Dans ces conditions, *Maman* ne négligeait plus de passer à la cuisine avant le souper.

Le dimanche, c'était le traditionnel rôti de boeuf, veau ou mouton, accompagné de légumes de saison, précédé d'un potage et suivi d'une pâtisserie. C'est le seul jour où l'on pouvait trouver des gâteaux. En semaine, *Maria* préparait elle-même le dessert : c'était des beignets, une crème, un flan ou des fruits lorsque notre jardin nous en donnait de grands paniers.

Le jeudi, jour de marché, *Maria*, le panier de jonc à double couvercle au bras, revêtue du traditionnel tablier de cotonnade à carreaux bleus et blancs avec bretelles et bavette, s'en allait faire ses achats. C'était pour elle un jour de fête. Elle y retrouvait gens de son village et souvent ramenait l'un ou l'autre chez nous pour lui offrir une « jatte » de café.



Le « café » avait son petit cérémonial. Le feu était activé par un bon coup de tisonnier, la bouilloire de cuivre au centre du foyer. Pendant ce temps, les bols de faïence, souvent colorés de fleurs, étaient posés sur la table ainsi qu'un grand bol de sucre et le pot au lait. Le café passait doucement dans un pot de grès bleu surmonté d'un sac de toile, dans lequel était déposée la poudre de café. Mais pendant que l'eau bouillait, *Maria*, avec une grâce très discutable, saisissant le moulin à café de chêne et cuivre entre les genoux, tournait, tournait le moulin pour y réduire les grains en poudre. Alors le délicieux breuvage était versé, on saisissait la tasse, l'index à l'intérieur, un morceau de sucre dans la main gauche, trempé et sucé avant chaque gorgée de café. Et les langues allaient bon train. Tout le village y passait avec des inflexions de voix triste ou des petits rires étouffés s'il s'agissait de scandales.

Mais sur la cheminée, le réveil ne chômait pas. Presque 11 heures... le menu du jeudi était en général rapide : beefsteck et frites, une bonne salade de saison ou des prunes au vinaigre et à la canelle, des cornichons aussi.

Le samedi, en fonction des nettoyages de la cuisine, on préparait un simple pot-au-feu corsé et parfumé par une multitude de légumes et de viandes savoureuses. Ce consommé était servi en même temps que des croûtons de pain frits et chauds, recouverts de moëlle poivrée.

L'été se passait à préparer les repas d'hiver. Les confitures de groseilles rouges se faisaient au début de juillet ainsi que tous les sirops de fruits. Dénormes bocaux de cornichons, de prunes au vinaigre, à la cannelle s'alignaient dans les hautes armoires de pichpin près de la cuisine. On séchait des champignons de prairie que de vieilles personnes tôt levées récoltaient dans de grandes corbeilles de 5 à 6 kgs. L'oseille, l'épinard étaient cuits et versés dans des pots de verre puis recouverts de saindoux. Les haricots verts, dits « Princesses », essuyés, étaient posés dans des pots de grès par couches alternatives de légumes et de sel. Le même procédé était suivi pour les grands céleris blancs bien croquants. On posait un linge et un pavé pour tasser le tout. Les œufs pour l'hiver se conservaient dans de grands pots de grès et étaient recouverts de chaux. Chaque kilo de beurre à conserver pour l'hiver était serré dans du « papier à beurre », sorte de parchemin et entassé dans un pot de grès sur lequel on versait une saumure.

A l'époque de toutes ces conserves, nous nous offrions à aider *Maria*. C'était les vacances et si cela nous amusait, nous avions aussi appris à rendre service. La cueillette des groseilles était notre plus joyeuse occupation. Quand nous humions le parfum d'ébullition des groseilles et des framboises, nous rendions visite à la cuisine, nous y dégustions l'écume encore toute chaude des confitures et *Maria* ne cessait de tourner dans sa bassine de cuivre en nous traitant de petites gourmandes, gourmandise qu'elle partageait avec nous.

Un peu avant le nouvel an, on faisait les galettes que l'on offrait aux visiteurs du mois de janvier avec le porto blanc ou rouge. C'était le vin préféré de *Maman*. Je la vois encore : elle s'asseyait, gracieuse, élégante toujours dégustant sa galette par petits morceaux, et par petites gorgées buvait son porto. *Papa*, plus vif, peut-être un peu plus gourmand, vidait son verre d'un trait, ce que *Maman* lui reprochait. Il fallait, pour préparer ces galettes, une montagne de beurre et des kilos de cassonnade.

Les brasseurs venaient chaque mois apporter un tonneau de bière qu'ils descendaient à la cave sur leurs épaules. *Papa* disait qu'ils tiraient leur force du malt qu'ils buvaient en très grande quantité. On laissait reposer la bière pendant deux jours avant de mettre le tonneau « en perce », c'est-à-dire qu'on enlevait le bouchon du tonneau par un petit coup de marteau et on le remplaçait par le robinet de bois. A midi, on descendait à la cave emplir deux cruches, l'une de verre, l'autre de grès, d'une bière mousseuse, saine et fraîche.

Mais les fleurs jouaient un grand rôle dans la vie des familles de l'autre siècle. Acheter des fleurs en été eut été inconcevable. Il y avait toujours un coin de la maison réservé à la culture des plantes. C'était une pièce située au midi, bien éclairée, à moins que le jardin ne possède une serre, ce qui était fréquent. Un maison sans jardin était très rare. Le nôtre, éloigné de la maison, était très vaste et nous procurait toutes les fleurs et les fruits offerts à chaque saison.

L'été, les couleurs vives des bouquets allumaient les coins d'ombre. Dès le printemps, nous récoltions des brassées de lilas mauves et blancs sur les grands arbres qui bordaient l'allée principale. Ses fleurs, lourdes de rosée arrosaient nos visages de sa pluie odorante. De grosses touffes d'oeillets blancs, serrées dans des bordures de buis bien taillées embaumait. En juin, une féerie de roses, rouges et blanches... elles dansaient en arcades d'un chemin à l'autre. La Gloire de Dijon avait ma préférence. Elle accaparait tout un mur de ses branches gracieuses de boutons et de fleurs aux coloris discrets, au parfum si subtil. Le réséda poussait à l'ombre et l'humble giroflée trouvait à se nicher partout. La petite orchidée sauvage, la renoncule et les soucis se disputaient les plates-bandes, arrondissaient les parterres jusqu'au grand portique de fer, où deux pivoines rouges terminaient le chemin. Le potager s'étalait dans un coin du jardin sans ombre.





La rougeole

Ce jour-là, en rentrant de l'école, nous n'avons pas vu *Maman* à l'heure du goûter; Mademoiselle *Hélène* est alors descendue, les bras chargés de tabliers à repasser. Nous l'en avons débarrassée et elle nous a annoncé que nous ne verrions pas *Maman* pendant plusieurs jours. C'était la règle, quand l'un de nous était malade, *Maman* s'en occupait exclusivement. Or, on venait d'apprendre par la visite du médecin que Jean et Andrée avaient pris la rougeole.

Nos devoirs achevés, nous avions envie de faire quelque chose pour les malades. Mademoiselle *Boonen*, charmante vieille demoiselle, tenait boutique de cartes postales, crayons de couleur, cahiers et tout ce qui a toujours fait envie aux écoliers. Chez elle, on pouvait choisir et jamais elle ne manifestait d'impatience. Une image représentant une petite fille, une autre un petit garçon et un crayon de couleur rouge réalisait notre désir. Le soir, nous glissions nos cartes postales sous la porte de la chambre des malades, non sans avoir parsemé de points rouges les visages de nos images.

Andrée est très sage, elle passe son temps à enfiler des perles; *Jean* bâtit des maisons avec ses cubes. Tous les deux craignent la visite du médecin. Il leur a ordonné un médicament d'une belle couleur framboise qu'ils ont bu sans crainte. Hélas, le goût est affreux et donne des nausées. *Maman* a dû les forcer à en boire.

Le lendemain matin, *Maman* avait terminé leur toilette et attendait l'arrivée du Docteur près de la salle de bain. Quand ils entrèrent dans la chambre, *Jean* n'était plus dans son lit ! Le petit garnement s'était caché sous son lit. Il était très fâché contre le Docteur et, pendant que celui-ci posait sa tête sur sa poitrine pour l'ausculter, il a appuyé son crayon de couleur sur le crâne chauve du médecin ! Le Docteur l'a regardé sévèrement et dit : « *Tu prendras tes médicaments ou tu resteras*

au lit pendant 8 jours encore, et ta petite soeur descendra sans toi ! ». *Maman* dit qu'ils ont très soif mais ne veulent plus boire de jus de fruits par crainte que ce ne soit encore le médicament. Pour leur souper, *Maman* avait préparé deux grandes assiettes de farine Nestlé. C'est moi qui les ai montées. Cela sent très bon.

Outre ce petit service, nous allions aussi chercher les médicaments chez le pharmacien. Monsieur *Otto Valentin* se trouvait derrière son comptoir, muni de ses lorgnons qu'il portait très bas, sur la pointe du nez, afin d'avoir une double vue, celle qui surveillait les entrées des clients, celle qui déchiffrait les ordonnances. On s'asseyait sur le banc de chêne adossé aux grandes étagères garnies de pots de porcelaine bleue, sur lesquelles s'étalaient des noms latins. On regardait avec répugnance les sangsues à travers le bocal de verre. Des rangées de bocaux coloriés, des pèse-médicaments très petits, que le pharmacien manipulait avec dextérité, quelques bocaux et leur pilon.

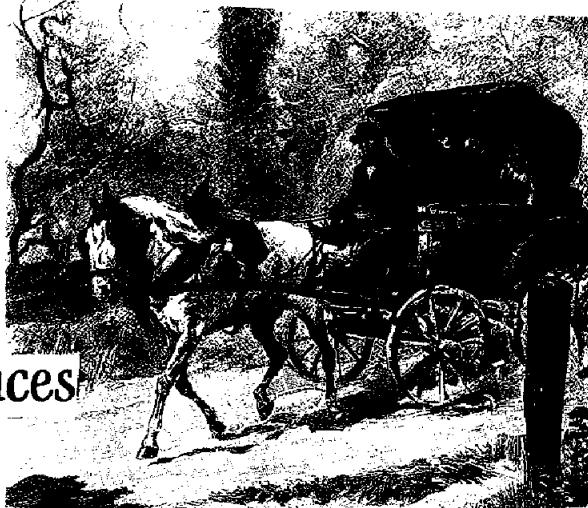
C'est derrière cet amoncellement d'objets qu'on pouvait apercevoir le visage de Monsieur *Otto Valentin*, la tête recouverte d'un petit calot de soie noire. Quand notre tour était venu, nous lui remettions notre ordonnance qu'il lisait grâce à ses lorgnons et en s'approchant de la fenêtre pour mieux la déchiffrer. « *Bien, disait-il, cela demande du travail; on portera les médicaments chez vous* » et il ajoutait : « *Mes compliments à votre Papa* ». Puis, il ouvrait un des grands bocaux du comptoir et distribuait à chacune de nous une boule au sureau.

Pendant toute mon enfance, j'ai toujours considéré le « pharmacien » comme un être à part... Tout cet attirail autour de lui, petites lampes à alcool, mortier, flacons de toutes espèces... et ses gestes qui tenaient un peu du mystère, le singularisaient, et je n'aurais pas pu concevoir qu'il préside, comme tous les autres « pères », à un repas de famille.

Après la guérison de *Jean* et *Andrée*, *Maman* va nous faire subir un examen médical afin de s'assurer que nous n'avons aucun symptôme de la rougeole. Nous avons reçu de beaux colliers de perles faits par *Andrée*, après avoir été soigneusement lavés par *Maman*. Quant à *Jean*, il s'est contenté de passer sa mauvaise humeur en dessinant des rangées de docteurs chauves, tous au lit.



Projets de vacances



Ce jour-là ressemblait à tant d'autres : nous revenions de l'école, *Madeleine, Andrée* et moi-même, en remontant les escaliers de la petite rue sombre qui nous conduisait chez nous par un raccourci. Il faisait terriblement chaud; c'était la période de examens et nous étions silencieuses de fatigue et de chaleur.

Chez nous, dans la véranda, tous les stores avaient été baissés mais, malgré cela, on y manquait d'air. Un gros bouquet de pivoines s'étioleait sur le piano; une gerbe d'iris bleus, les pieds baignant dans l'eau d'un haut vase, étaient seuls à accepter ce climat.

Vite nous échangions nos robes à longues manches contre les petites robes de coton et, après avoir pris un goûter sommaire, nous faisons nos devoirs. Le soir, à l'heure du souper, nos parents nous ont proposé de passer l'après-midi de dimanche dans le grand jardin et d'y faire pique-nique. Dans ce cas, *Maman* prend toujours soit un livre, soit des illustrés auxquels elle est abonnée : « *Fémina* », lecture pour tous... *Papa* aimait participer à nos jeux et s'y entendait très bien...

Le dimanche vint, aussi radieux de soleil que les jours de la semaine. Installés près de la petite maison de bois, sous les grands arbres, nous dégustions ensemble notre goûter : café au lait, tartines de confiture de groseilles. *Maman* avait pris la joie de cueillir elle-même un gros bouquet de roses pour orner la table. Nous avions nos robes d'été, *Papa* un veston d'alpage gris clair et *Maman* une jupe de serge marine et une blouse de dentelle crème. Nos chapeaux de paille bordés d'un ruban bleu marine nous abritaient des rayons trop ardents du soleil.

C'était une heure délicieuse... mais nous ne le savions pas. C'est alors que *Papa* nous annonça la grande nouvelle. On irait passer un mois des grandes vacances à la mer !! Nous sautions de joie, on embrassait *Papa, Maman*; enfin, il fallut s'asseoir et

entendre tous les détails de l'aventure. On louerait une villa... *Mademoiselle Laure*, une jeune fille de la ville nous accompagnerait. *Madeleine* et notre cousine *Georgette* iraient avant nous avec *Bonne Maman*, puis nous irions les rejoindre.

Déjà, je rassemblais tous mes souvenirs d'un séjour passé : les monts de sable invincibles et s'écroulant à la première vague !, les filets de pêche, dont nous promettions la récolte à *Maman*, et aussi nos culottes mouillées par une vague imprévisible. La bataille de fleurs du 15 août... La danse sur la digue au son du piano mécanique de *Caroline l'Italienne*. Les « boules de Berlin », achetées clandestinement par la fenêtre de la cabine de bain... et quoi encore ! Quelle joie en perspective ! Oui... mais, d'abord, importait la réussite de nos concours, notre sagesse. Hélas, je n'étais pas absolument certaine ni de l'un ni de l'autre. On ferait son possible.

La semaine suivante, *Maman* nous a réunies dans la salle de jeux. On avait sorti de nos armoires une énorme corbeille de vêtements et de lingerie d'été de l'année passée, qu'il fallait remettre à notre taille. On commença par moi afin de pouvoir faire « descendre » les robes à mes soeurs, le cas échéant. « *Veux-tu enfiler ta robe* », me dit *Maman*. C'était une robe en broderie anglaise à trois volants, sur laquelle on portait une large ceinture de soie bleu ciel nouée dans le dos. Je détestais cette robe qui m'obligeait à un maintien de mannequin, aussi me suis-je bombée de toutes mes forces pour la faire craquer. *Maman* avait parfois la main légère et une claque sur ma joue fut la réponse à mon geste. De toute manière, cette robe craquait sous les bras et il fallut la passer à ma soeur.

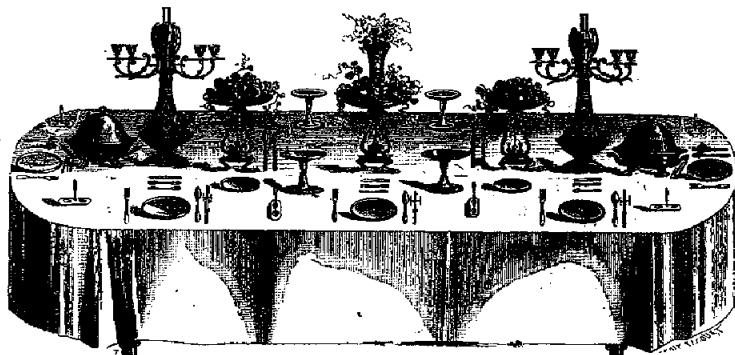
Maman, très méthodique, épinglait des petits papiers sur chaque objet pour signifier les réparations ou les changements à y apporter. Ce fut ainsi pour toutes mes robes et jupons de dessous. *Madeleine* dut hériter de deux de mes robes qu'on mit à sa taille. Quand fut venu le moment des essayages d'*Andrée*, on la fit monter sur une chaise pour égaliser les robes. *Maman* dit toujours : « *Tout lui va bien...* ». Et on coupe, on diminue les longueurs. Des petits papiers sont épinglés sur les vêtements à transformer et le tout est déposé dans la grande corbeille qu'emportait la couturière.

Les costumes de bain ne peuvent être oubliés. Pour cet essayage, *Maman* et la couturière nous tournent le dos, faisant écran de leurs jupes, nous cachent à leur regard ! Quand ça y est, nous disons : « *Retournez-vous* ». Le mien était en serge bleu avec un col marin garni de galons blancs. Il allait bien encore mais *Maman*, par mesure d'hygiène, a fait enlever les petites manches. *Jean* n'a pas voulu essayer le sien, on le plaça simplement devant lui.

Tout est bien terminé. Nous aidons la couturière à descendre la grande corbeille. Elle nous a dit gentiment qu'elle ferait nos robes très jolies. *Maman* lui a offert du coton à fleurs pour qu'elle s'en fasse une robe d'été.



Hélas, nous ne sommes pas encore au temps des vacances... Il faut se remettre au travail scolaire, préparer ses examens. La vue de toute cette collection de petites robes fleuries, de jupons de broderie, de costumes de bain et de chapeaux de paille, c'était quand même une entrée furtive dans le beau temps qui viendra...



Le dîner de Nouvel An chez Bonne Maman et Bon Papa de Braine

On y pensait longtemps à l'avance, c'était une grande aventure que ce dîner de 30 personnes, toutes appartenant à la même famille.

Les beaux rideaux de guipure des six grandes fenêtres passaient à la buanderie. Les meubles de vieux chêne luisaient d'encaustique et les grandes nappes étendaient leur blancheur damassée sur les tables à rallonges. Chaque assiette était surmontée d'une serviette amidonnée et pliée en forme de chapeau. Quelques branches de mimosa offertes par *Maman* agrémentaient la table.

Plusieurs jours avant le grand dîner, les foyers étaient bourrés d'anthracite, charbon qui donnait un feu dormant la nuit. Le matin, on secouait un peu les cendres pour ranimer la flamme, et donner une chaleur égale dans les deux grandes salles à manger. Les tables étaient garnies de la belle vaisselle de Tournai.

Le menu, toujours le même, se composait d'huîtres et de bouchées à la Reine; suivaient le roastbeef jardinière et les succulentes croquettes. Un grand choix de tartes terminait ce repas préparé selon l'art culinaire de cette époque. Tous les enfants, petits enfants, oncles et tantes y étaient conviés.

Cependant, tout souci était épargné à *Bonne Maman*; *Maman* organisait cette réception avec l'aide de la gouvernante de nos grands-parents, *Jane*, cinquième fille d'une famille de onze enfants. *Bonne Maman* et *Bon Papa* présidaient, au centre de la table, l'un près de l'autre. Ils avaient l'un comme l'autre une élégance au charme désuet. L'un dans sa redingote de drap noir, sa petite barbe blanche avait fière allure. L'autre, dans sa robe de soie noire recouverte de dentelle au col et aux manches,

donnait l'impression d'une belle gravure de mode ancienne. Autour d'eux prenaient place : *Tante Flore, Tante Marie, Oncle Auguste, Oncle Octave*, nos parents, *Tante Constance, Tante Ludivine, Cousine Juliette, Cousin Alfred* son mari; *Raymond Chimay* et son épouse.

Les enfants prenaient place au bout de la table. C'étaient : *Marie-Ange, Nelly, Suzanne, Denise, Marcel, Elvire, Madeleine, Andrée* et moi-même. Parmi nous, il y avait *Robert, Paul, Louis, Louis d'Andenne, notre frère Jean et Robert*. Nous formions un groupe amical avec le souci de vivre quelques heures d'une rencontre joyeuse.



Pendant que l'on offrait l'apéritif aux parents, cérémonial dont nous étions exclus, *Paul*, le plus dynamique de nos cousins, nous proposa d'aller admirer les desserts dans le bureau de *Bon Papa*, où ils sont déposés à l'abri de la chaleur de la cuisine. Quelles merveilles pour nous, jeunes gourmands !... Tartes au riz, aux abricots, au sucre... *Paul* prend une cuillère et goûte un abricot, puis un deuxième, me passe la cuillère; je fais comme lui, nous faisons tous comme lui jusqu'au moment où il n'y a plus d'abricots sur la tarte. La cloche sonne le rassemblement pour le dîner.

Nous nous présentâmes à table avec le plus grand sérieux. Nous fîmes honneur au repas avec, de-ci de-là, un fou rire incontrôlable causé par les histoires hilarantes de nos cousins. Mais, au moment du dessert, nous entendîmes un cri de surprise indignée qui venait du bureau de *Bon Papa*. *Jane*, la gouvernante de nos grands-parents, vint déposer la tarte sans fruits à notre table. *Bon Papa*, ayant compris, dit dans un grand éclat de rire et en nous regardant : « *J'en aurais fait tout autant à leur âge* »... et nous eûmes une autre tarte.

Chaque année, ce grand dîner chez *Bon Papa* et *Bonne Maman* de Braine représentait une grande réjouissance pour nous tous. Il était dépourvu de cérémonial et nous la chance d'être groupés au bout de la table, entre cousins et cousines. De ce fait, nous n'avions pas à nous mêler à la conversation des grandes personnes; nous avions aussi la faculté de nous servir abondamment de nos mets préférés, sans subir le regard de reproche de nos parents.

Notre *grand-père*, Président du Cercle ouvrier St-Joseph, recevait, grâce à cette fonction, le jour de l'an, la visite de *Monsieur le Curé* et de ses vicaires, alors au nombre de quatre. On les introduisait au bureau. Chacun d'eux déposait un chapeau ecclésiastique à la barre fixée à la muraille et munie de patères. Profitant de la conversation animée du clergé dans le bureau, *Paul* nous propose de changer tous les chapeaux de place, puis nous entrons dans le petit refuge vestiaire situé au fond du hall, dans un silence total.



Le temps des souhaits passé, *Monsieur le Curé Michaud* et ses vicaires sortent et reprennent leur chapeau là où ils l'ont déposé. Hélas, pour l'un, il lui descend sous les oreilles, pour l'autre, il reste sur le dessus du crâne, et tous échangent leurs chapeaux avec le plus grand sérieux, tandis que nous maîtrisions avec peine notre fou rire.

Telles étaient nos réunions chez *Bon Papa* et *Bonne Maman de Braine*. Cela peut paraître bien puéril aux enfants d'aujourd'hui qui me paraissent vouloir être des hommes avant d'en avoir l'âge.

Des peines... en fut-il ?

Oui, comme tous les enfants de la terre, nous avions aussi nos peines. Elles étaient profondes. Je me souviens encore des sanglots dont je ne sortais pas, après des réprimandes jugées par moi non méritées ou exagérées. J'étais alors mise en « pénitence » dans la serre, long couloir vitré qui séparait la cuisine de la salle à manger. Une vigne y donnait, en saison, un bon petit raisin noir. Entre ses branches, quelques vieilles assiettes de Limoges suspendues égayaient les murs. L'une d'elles représentait un paysage. Une campagne, un pont sur une rivière, un petit bonhomme sur le pont. Je regardais cette assiette et j'étais fascinée par ce qu'elle représentait pour moi : la liberté. J'aurais voulu être ce petit bonhomme traversant le pont vers la petite maison, y sentir la fraîcheur de l'eau, le parfum de l'herbe humide... être libre.

Parfois, pour calmer ma détresse, je regardais au travers du toit vitré les nuages qui passaient dans le ciel, cela aussi me consolait de ma prison.

Puis, il fallait dire « pardon » et tout était oublié pour nos parents. Il restait, au dedans de soi, comme une espèce de désir de bien faire, de mieux faire, où ne persistait aucune rancune. Bien que je fusse gourmande, la privation de dessert ne fut jamais bien terrible si ce n'est l'instant où je voyais mes soeurs et frère déguster soit un chaud beignet aux pommes, soit une suave crème au chocolat, alors, j'aurais voulu sortir de table... Le plus terrible pour moi a toujours été la réclusion imposée. « Etre enfermée ». Il m'est difficile de me souvenir de la peine de mes soeurs et frère, sauf lorsqu'elle était spectaculaire.



Ce qui arrivait rarement, *Andrée* fut un jour mise en pénitence au salon. C'est à coups de pied dans la porte qu'elle criait sa colère en disant : « *Crée cassera la porte !!* ».

Madeleine réservait ses peines et punitions pour l'école. Souvent, c'est en larmes qu'elle remontait la petite rue qui nous conduisait chez nous, son petit mouchoir tout mouillé, les yeux rougis. *Soeur Julie* était presque toujours la cause de son chagrin. *Madelon*, si intelligente fut-elle, avait de nombreuses distractions que n'admettait pas *Soeur Julie*.



Notre frère *Jean* avait fort à faire avec trois soeurs. Mais *Jean* était très conciliant et un écolier modèle. Si, à table, nous nous disputions avec des mots du vocabulaire d'enfants et défendus par nos parents, on faisait silence mais on se vengeait par coups de pied sous la table et cela restait sans punition puisque silencieux.

Enfance, enfance, heureuse enfance, dont les peines donnaient encore plus de relief à notre bonheur. Quand nous rentrions de l'école, nous nous dirigeions au vestiaire pour y déposer nos vêtements. Après les devoirs, nos fardes étaient alignées aussi au vestiaire, où nous les retrouvions au moment du départ pour l'école.

Prière du soir

La prière du soir se récitait en famille. *Papa* la disait à haute voix et nous y répondions. *Papa* percevait immédiatement si l'un ou l'autre ne répondait pas et il se tournait vers lui avec un regard de reproche. Parfois, l'un de nous, agenouillés sur de hautes chaises, laissait choir sa pantoufle, un autre l'imitait. *Papa* s'interrompait alors, regardait les coupables et, après un instant de silence, reprenait la prière.

On disait alors « bonsoir » à *Papa* et *Maman*. *Papa* nous bénissait en faisant une petite croix sur notre front à l'aide du pouce. Si on avait été particulièrement difficile, on disait « pardon » avant de recevoir la bénédiction.

Je ne me souviens pas avoir entendu des mots blessants de la part de nos parents, même lorsque nous avions été difficiles, et cela arrivait comme à tous les enfants très vivants. Jamais ils n'élevaient la voix d'une façon coléreuse. Une punition, une fois donnée, était inexorablement exécutée.

Lorsque nous sortions de « punition », *Papa* ou *Maman* s'approchait du coupable et, avec patience, expliquait les causes de leur mécontentement. Suivait alors la réconciliation bienfaisante et un réel désir de mieux faire.



Saint Nicolas

Déjà nous entendions résonner le battement d'un tambour... Entendez-vous, disait Jean, je l'aurai mon tambour. Enfin, nous voici devant la chambre de jeux, Papa et Maman nous attendant souriants. Devant la porte, l'assiette de carottes était vide ! Saint Nicolas était donc venu la nuit avec son âne !! D'un geste solennel, Papa ouvre la porte...

Quel émerveillement, notre regard veut capter tout à la fois. On court d'un coin à l'autre de la chambre... est-ce possible tant de jolies choses ?... Merci, merci Saint Nicolas !

Madelon, confortablement installée dans son petit fauteuil d'osier, croquait un beau Saint-Nicolas de chocolat pendant que je dansais à la corde, dont les poignées en bois étaient si joliment colorées. Andrée berçait sa dernière née, si belle, dont la robe de velours rose s'ornait d'une colerette de dentelle. Elle avait des chaussettes blanches et des souliers de cuir en veau blanc, très à la mode cette année. Jean, muni de sa trompette, le tambour en bandoulière essayait son tricycle en un circuit à travers la chambre...

La chambre rose, où les trois filles avaient leurs lits alignés, était occupée par Andrée, Madeleine et moi-même.

A la fête de Saint-Nicolas, je reçus une poupée, la plus belle que j'aie jamais reçue. « *Mariette* » était son nom, en souvenir d'une petite amie. Blonde aux yeux noirs, elle avait de longs cils accolés aux paupières de cire. Son trousseau était celui d'une petite fille du 19e siècle : robe de lainage, manteau, galoches, manchon, tablier, chemise de nuit.

Le jour de la Saint-Nicolas, il me fut impossible de m'en séparer, même la nuit, et de la déposer dans son beau petit lit de fer avec une flèche soutenant des rideaux de guipure. Après l'avoir revêtue d'une longue chemise de nuit, je lui fis une place dans mon lit pour ne pas la quitter.

Le matin, mon premier regard fut pour *Mariette*. Hélas ! *Mariette* se trouvait sur la carpette, le visage de porcelaine aux beaux yeux noirs brisé. J'ai crié : « *Mariette* ! », puis ai plongé mon visage en larmes dans l'oreiller. Mademoiselle *Hélène*, accourue à mon cri, a emporté ma poupée et, avec des mots d'encouragement, essayait de me consoler. L'année suivante, j'eus une autre poupée, mais si elle était fort semblable à la première, ce ne fut jamais *Mariette*. Chagrin d'enfant mais chagrin très profond.

Lorsque nos parents partaient en voyage, ils nous confiaient aux religieuses de N.-D. Nous étions alors pensionnaires pour quelque temps. Le soir, lorsque je me retrouvais dans ce grand dortoir silencieux, dans une petite alcôve aux rideaux blancs hermétiquement clos, je souffrais d'une espèce d'angoisse qui, chaque soir, m'étreignait au plus profond de moi-même. Ce vaste silence des nuits au pensionnat donnait liberté à mon esprit et, souvent, je m'endormais en larmes. Je suis certaine de ne pas avoir été malheureuse grâce à la bonté compréhensive des religieuses.

Un dimanche après-midi, *Soeur Agnès* me proposa une visite au grenier. De grandes armoires sont ouvertes... Je crois rêver... de la penderie, je retire des habits pailletés, des crinolines, des chapeaux, des perruques, c'était un émerveillement... En moins de quelques secondes, je fais des réverences à *Soeur Agnès*, revêtue d'une robe à paniers. Puis me voici soubrette jouant la pantomime. *Soeur Agnès* était sidérée devant mon activité théâtrale...

Presque tous les enfants du 19e siècle aimaient le déguisement. N'était-ce pas pour sortir de ce carcan un peu étroit dans lequel nous vivions, sans bien savoir ni comprendre qu'il nous serrait un peu aux entournures.





Enfance... maladies

Enfance... enfance... C'était Pâques, nous attendions le retour de notre frère *Jean* du collège des Jésuites de Tournai; il avait alors douze ans, je crois. Nous étions invités à passer l'après-midi chez notre *Tante Marie*, où nous devions rencontrer nos six cousins et le programme des distractions était fort attrayant.

Hélas, *Jean*, à son retour, un mouchoir sur la bouche, nous découvre une lèvre toute tuméfiée et une grande tache d'encre qui l'entoure. *Maman* fait appeler le médecin, qui oblige *Jean* à se mettre au lit. Une fente de la lèvre a été en contact avec l'encre du porte-plume et une espèce d'empoisonnement s'en est suivi avec température. Nous étions tristes et consternés d'apprendre que notre frère serait privé de cette sortie, dont nous nous réjouissions tellement ! *Maman* est restée près de *Jean* et, lorsqu'elle est venue dîner, je suis allée la remplacer auprès de *Jean*, dont j'admirais le courage.

Nous n'avions vraiment plus le cœur au voyage car nous formions une famille unie. Mais, arrivés chez nos cousins, leur enthousiasme et la chaleureuse réception de notre *Tante Marie* ont en partie dissipé notre peine.

Le lendemain, *Jean* a fait un abcès, lequel, quelques jours plus tard, fut entièrement guéri. La souffrance est de tout âge et les enfants savent aussi souffrir de la peine de ceux qu'ils aiment.

Je n'ai jamais connu *Maman* malade, jamais elle ne s'accordait de repos, même dans les périodes les plus difficiles de ses activités. Elle avait des tâches multiples et une méthode de travail extraordinaire. Et quelle attentive bonté pour les malades ! *Papa*, hélas, sous l'aspect d'un homme de très bonne santé, sportif (vélo, natation,... jusqu'à l'âge de 75 ans !) souffrait périodiquement de refroidissements, qui le tenaient au lit pour une semaine. Lorsque je rentrais de l'école et que *Papa*, à midi, ne se trouvait pas à table, je lui portais son repas sur un plateau dans sa chambre.

L'escalier en colimaçon ne facilitait pas la montée et il fallait une attention constante pour tenir le plateau en équilibre. Une chaise était posée à l'extérieur de la chambre, j'y déposais le plateau et frappais à la porte. J'attendais le plus sagement possible que *Papa* eut terminé son repas pour redescendre le tout. Nous bavardions un peu... souvent papa me priait d'ouvrir sa fenêtre. Tous nous étions peinés de l'absence de *Papa* et, dans ces périodes-là, *Maman* était fort silencieuse.

Mais nos peines furent toujours peines d'enfants. Jamais nos parents ne nous entretenaient de leurs problèmes et, si un conflit intervenait entre eux, ils avaient le tact d'attendre d'être seuls pour en discuter. A l'enfance des problèmes d'enfants, aux adultes des problèmes d'adultes. Rien n'est plus traumatisant pour de jeunes enfants que d'entendre leurs parents s'invectiver, surtout si cela se répète souvent.

Etre malade, c'était souffrir, c'était toujours garder le lit. Et parfois souffrir longtemps, sans sulfamides, sans antibiotiques, avec très peu de vaccins et de sérum...

C'est chez ma *Grand-Mère* que je fis une fièvre qui me tint au lit quatre mois et en chambre un mois. Mais cela apporte certaines compensations. C'était pour un temps sentir une sollicitude plus grande entourer votre frêle personne et, quand la fièvre nous accable, entrer dans un lit aux draps fleurant bon l'iris, s'étendre dans une longue chemise de nuit de flanelle blanche, posséder un petit mouchoir blanc tout frais, glisser sous l'oreiller... des images d'Epinal qu'il ne fallait disputer à personne ! et s'endormir doucement, à la lueur de la petite veilleuse. Ils furent longs, mes jours de maladie, et je dois tant à *Bonne Maman* pour ses soins attentifs, à *Maman* parce que ce fut toujours « *Maman* ». Et je n'oublie pas le *Docteur Tonglet*, qui, après cinq mois d'inquiétude, avait dit en riant : « Et maintenant, jouez, courez, amusez-vous !! ». Souffrances enfantines, si vite oubliées...

Et j'ai joué, couru dans le beau parc de Bruxelles, avec mon beau cerceau à clochettes, mon diabolo, pendant que *Bonne Maman*, assise sur un banc, écoutait le concert de la musique militaire en brodant de beaux ouvrages. Il ne fallut pas longtemps pour redécouvrir, je ne dirai pas la joie de vivre, qui est un don d'enfance, mais la force et l'entrain au jeu. Joies et peines sont le lot de toutes vies et l'enfance n'y échappe pas. Mais l'enfance, si elle est fragile, a des ressources insoupçonnées.



Bonne Maman de Braine

Si j'ai peu parlé de notre chère *Bonne Maman de Braine*, comme nous l'appelions pour la distinguer de notre autre *Bonne Maman* qui habitait Bruxelles, c'est parce qu'elle vivait un peu en marge de notre vie active. En effet, sa vue commença à décliner vers l'âge de 60 ans. Un chirurgien oculiste, *le Docteur Fauconnier*, diagnostiqua la perte de la vue pour les prochains mois et proposa l'opération comme ultime remède. Hélas, après de grandes souffrances, notre chère *Bonne Maman* perd complètement la vue.

Dès lors, *Bon Papa* s'emploie avec tout son coeur et son courage à faire vivre *Bonne Maman* comme par le passé. Le jeu de cartes est remplacé par le jeu de dominos, les nombres étant perçus par le toucher. *Le chapelet qui se récitait chaque soir était placé dans la poche de la robe de Bonne Maman*. Ce n'était qu'au son de notre voix, à notre « *Bonjour, Bonne Maman* » qu'elle nous distinguait l'une de l'autre.

Mais *Bon Papa* eut une merveilleuse manière de lui faire oublier sa cécité. Chaque jour, *Bonne Maman* faisait dans le jardin, au bras de *Bon Papa*, sa promenade du matin et de l'après-midi. C'était un jardin merveilleux, comme il y en avait au siècle dernier. Une grande pelouse au centre du jardin laissait pousser de larges pâquerettes. Jamais elle ne fut tondu (mais fauchée deux ou trois fois l'an). Elle servait à y faire blanchir le linge lors des grandes lessives bisannuelles. C'est sur cette herbe un peu folle qu'on installait les fauteuils pour les soirées d'été. Les murs du jardin étaient couverts de branches de poiriers et de pêchers, cultivés en espaliers. Au fond, se trouvait la buanderie; à droite l'écurie pour le cheval Rob et le cabriolet. Un grand jardin potager encadré de murs terminait ce vaste ensemble.

Lors de la promenade, *Bon Papa* faisait apprécier la grosseur des fruits, leur abondance par *Bonne Maman*, en lui faisant toucher de la main. Puis, c'était le réséda

dont il cueillait quelques fleurs pour les lui offrir. Ils traversaient ensemble la pelouse pour en mesurer la hauteur. Dans le potager, *Bon Papa* lui donnait les légumes qu'elle posait dans son panier, non sans en avoir palpé le volume, la hauteur et l'odeur.



Lors de mes visites enfantines, *Bonne Maman* me parlait de son jardin tout à fait comme si elle l'avait vu elle-même : « Nous aurons une belle récolte de poires... elles sont déjà très grosses... Le réséda est en fleurs, il y en a un bouquet sur la table, prends une fleur, c'est très parfumé. » Elle vivait par les yeux de *Bon Papa*, c'était vraiment merveilleux de l'entendre décrire des choses qu'elle n'avait pas vues.



Bon Papa, pourtant très vif, ne manquait jamais sa promenade qu'il considérait comme une perception entre la nature et *Bonne Maman*. Elle était très douce et jamais ne se plaignait. Lorsque nous lui rendions visite, nous nous approchions d'elle et, l'été, elle voulait tenir notre chapeau de paille en mains, afin d'y découvrir fleurs ou rubans, fleurs que, par le seul toucher, elle décrivait avec précision et parfois admiration, tout comme si elle les eût vues.

Chère Bonne Maman, c'est aujourd'hui que je ressens toute l'abnégation qu'il t'a fallu pour finir cette vie dans une obscurité presque complète, et toujours avec le sourire et la bonne humeur. Quel exemple pour nous tous !

Mademoiselle Anna, Mademoiselle Hélène

La première gouvernante dont je me souviens est *Mademoiselle Anna*. C'était une grande jeune fille avec tous les avantages corporels que la mode exigeait d'une femme pour être bien habillée. Des yeux gris et durs, un teint frais et coloré et une tête altière couronnée de deux grandes tresses blondes.

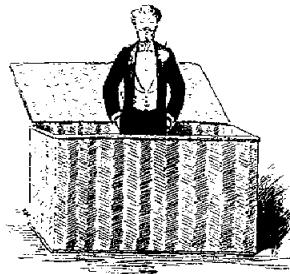
Elle portait toujours des robes très simples, boutonnées du col à la ceinture par une série de petits boutons. La robe allait s'élargissant jusqu'aux chevilles. *Mademoiselle Anna* en avait de différentes couleurs et l'une d'elles était noire pour les jours de réception. L'été, sur ses robes de toile, elle ornait la jupe d'un petit tablier de broderie blanche. Pour l'hiver, elle s'était crocheté un grand châle de laine ciel qu'elle portait avec une certaine élégance. Voilà un portrait aux coloris agréables, nuancés.

Mais, pour nous enfants, que représentait *Mademoiselle Anna* ? Hélas, oui, un tyran ! La toilette du matin... une heure de souffrance. Elle avait décidé de me coiffer et s'acharnait sur ma chevelure que j'avais longue et abondante et, par poignées, m'arrachait les cheveux sans souci de mes plaintes.

En plus des punitions qu'elle nous donnait, ses accusations auprès de nos parents doublaient nos punitions. Un matin, pour avoir confectionné de petits bateaux de papier que je faisais flotter dans le bain de Jean pour l'amuser, je fus enfermée dans ma chambre... et rudement. La raison : les petites vagues faites dans l'eau pour donner du mouvement aux bateaux avait souillé le sol !! Mais ce qui est pire, c'est qu'elle me fit encore punir par nos parents.

Nous avions aussi un théâtre de poupées et, en rentrant de l'école, mes soeurs et frère me demandent de « jouer une pièce ». J'installe le théâtre sur la table de la véranda et commence... Survient *Mademoiselle Anna*, qui me prend durement par le bras et m'enferme au salon, sous prétexte que ce n'est pas l'heure des jeux mais des devoirs, alors qu'un quart d'heure de récréation nous était accordé après goûter. Mais ce qui me révoltait plus encore, c'est qu'à l'heure du souper, elle exigeait une seconde punition de la part de nos parents. Un enfant sait très bien ce qu'il mérite et être deux fois punie me paraissait, à juste titre, une injustice.

Avec *Maman*, elle était aimable et conciliante, très ponctuelle aussi dans ses charges diverses et d'une propreté méticuleuse. Un jour, nous apprenons par *Maria*, la cuisinière, que *Mademoiselle Anna* allait se marier ! Quelle ne fut pas notre joie... mais la consternation de *Maman*. Jamais plus on ne trouverait une aussi bonne gouvernante... Il fallut lui offrir un cadeau. Ce fut *Andrée*, la plus jeune et la plus sage qui en fut chargée. Nous quatre étions un peu inquiets dans l'attente de la nouvelle Demoiselle. Que serait-elle pour nous ?...



Un soir, pendant que nous faisions nos devoirs, on introduisit au salon une jeune personne vêtue de noir. Vite, nous nous informons à la cuisine et, après avoir été traitées de « petites curieuses » par *Maria*, nous apprenons que c'était la nouvelle gouvernante. Après un moment de conversation, *Maman* nous fit appeler. *Mademoiselle Hélène*, c'était son nom, nous souriait. De suite, nous avons senti qu'elle serait des nôtres, entièrement.

Tout à fait à l'opposé de *Mademoiselle Anna*, au physique comme dans son comportement vis-à-vis de nous. Elle avait de grands yeux noirs rieurs, des gestes souples, une grande vivacité de langage. De toute sa personne émanait comme une poésie latente que nous percevions bien, nous enfants. N'est-ce pas un peu notre domaine !

Maman mit tout un temps à accepter la manière d'être de *Mademoiselle Hélène*. Je crois que l'absence presque totale de conflits entre *Mademoiselle Hélène* et nous la tranquillisait et aussi l'attention qu'elle portait à notre éducation, dont elle avait un sens profond.

Le lendemain de son arrivée, *Maman* lui fit observer que, pour l'heure des repas, nous devions nous repeigner, nous laver les mains et mettre des tabliers propres. *Mademoiselle Hélène*, de son regard amical, fit le tour de nos visages et dit à *Maman* : « Nous ferons cela demain ». *Mademoiselle Hélène* entraînait pleinement dans notre vie enfantine. Car vaincre les êtres et les conduire à la soumission est facile, essayer de les aimer même malgré eux est mieux.



Papa a décidé d'augmenter notre petit pécule de la semaine parce que nos bulletins sont meilleurs, avec, toutefois, la menace de supprimer cette augmentation si nos notes de « bonne conduite » et nos concours sont moins bons.

Quand nous sommes arrivées en classe, lundi, *Soeur Céline* se trouvait dans le long corridor qui donne accès à quatre classes. Dans ce corridor, il y a de grandes armoires-placards fermées à double tour. Seule *Soeur Céline* en possède les clés. Je sentais, dans la poche de mon tablier, la pièce que *Papa* venait de me donner et il me prit une envie folle de la dépenser. Je me suis approchée de *Soeur Céline* et lui ai demandé un remède pour le mal de gorge. Elle a ouvert son armoire et je me suis trouvée devant une quantité de bocaux contenant des bâtons de réglisse, des pastilles à la menthe, au menthol, aussi des petits bocaux de pastilles au chocolat. Je connaissais enfin les trésors de l'armoire de *Soeur Céline*.

Généralement, en pareil cas, on doit faire un billet pour obtenir quelque chose. *Soeur Céline* voulait me donner des pastilles de chlorate de potasse, roses et fort appétissantes, mais je me méfiais de ce nom trop scientifique à mon avis et demandai un bâton de réglisse à 0.10 ctm. Les petits coûtaient 0.05 ctm mais, devant l'abondance, je n'ai pu résister à l'achat du grand bâton.

Après l'avoir enveloppé dans un papier de soie, Soeur Céline a déposé mes 10 centimes dans un petit coffret qui se trouvait sur la planche supérieure de l'armoire et a refermé la porte à double tour. En classe, j'ai eu une envie folle de croquer un morceau de réglisse, mais chaque fois que je le sortais de ma poche, Soeur Julie avait les yeux tournés vers moi, ou bien c'était au moment où j'allais mordre dedans. Je confesse que ce bâton de réglisse a été un grand perturbateur dans mes cours, ce matin-là.

Naturellement, pendant la récréation, j'ai parlé à mes amies des trésors de la fameuse armoire. Sur la pierre qui borde la cour, en face du jardin, j'ai réussi à casser quelques morceaux de mon bâton pour les distribuer à mes amies. Un événement qui, actuellement, peut paraître bien puéril mais qui, au 19e siècle, avait une certaine importance.

Sait-on que, sur les 25 centimes que nous recevions par semaine, nous devions économiser pour la fête de Papa, de Maman, sans oublier nos petites aumônes personnelles. Dès lors, une dépense de 10 centimes était vraiment une dépense folle et qui marquait notre vie enfantine.

Notre maison dans notre petite ville en 1893

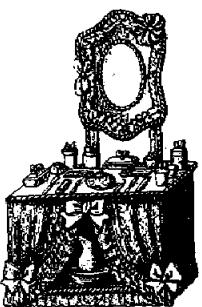


C'est grâce à cette part de nous qui ne vieillit pas, ce cœur d'enfant que nous gardons jusqu'à la fin, qu'émergent encore aujourd'hui, avec toute sa fraîcheur d'antan, les souvenirs de notre maison dans notre petite ville.

Quand ai-je commencé à aimer ma petite ville ? Je ne saurais le dire, tout simplement, j'y ai été heureuse. Il ne faut pas toujours comprendre pour aimer...

Peut-être est-ce lorsque nous l'avons quittée ?

Les souvenirs se pressent dans mon esprit, je m'attarde à certains d'entre eux : des objets qui paraissent sans âme, des personnages simples et discrets, mais tous pleins du passé dont le témoignage ébranle encore les cordes de mon souvenir.



Je suis née le 28 décembre 1893, dans la grande chambre de mes parents, entre l'armoire à glace et le lavabo. Je fus la première d'une série de quatre enfants, qui tous naquirent dans cette même chambre, entre cette même « armoire à glace » et ce « lavabo » pourvu de son aiguière.

Notre maison, ni belle, ni laide, mais solide, était plantée là sur la Grand'Place, accolée à la maison communale. Elle garde toujours pour moi, en ses murs, les chaudes images de notre enfance.

Dès que je fus baptisée, avec tout le cérémonial religieux et profane d'usage dans notre famille, on me mit dans les bras de ma *Grand'Mère* que je ne quittai pas pendant la première année de mon existence.

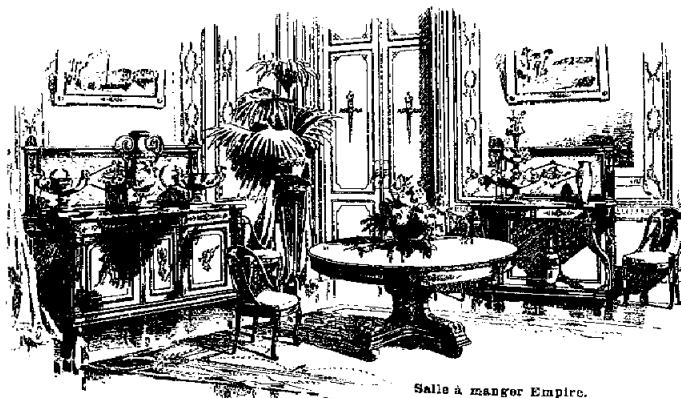
Lorsque je sus marcher, je quittai ma *Grand'Mère* et rentrai chez moi où on attendait la venue de ma petite soeur, *Madeleine*, qui, elle, avait choisi le plein été pour faire son entrée dans le monde.

Dès lors, ma soeur et moi, outre les gâteries de nos parents, nous eûmes, pour nous garder, une jeune femme qui nous apprit à être propres et sages. Je me demande encore si vraiment elle y réussit.

Trois années plus tard vint le fils tant attendu, auquel succéda la chère dernière, la petite *Crée*, modèle de sagesse, poupon tout à fait réussi car, comme les crêpes, le premier enfant ne l'est pas toujours !

Mais pénétrons dans notre maison, où tout me paraissait si simple, si facile ! L'entrée privée donnait sur une petite cour pavée qui, elle, conduisait au vestibule dans lequel s'ouvraient toutes les portes de la maison. Dans ce vestibule, sorte de couloir vitré pavé de céramique, un pied de vigne s'épanouissait sur les murs, il nous donnait un petit raison noir sucré.

A gauche et au fond du couloir, notre salle à manger nous réunissait aux heures des repas. La grande table ronde était entourée de ses chaises au dos et au siège cannelés. La cheminée n'avait d'autre ornement qu'une horloge de cuivre entourée de deux candélabres. L'unique fenêtre, garnie de lourds rideaux de guipure, prenait sa lumière sur la serre, laquelle plus tard fut agrandie et devint la véranda.



Salle à manger Empire.



Cette véranda, bien des années plus tard, servit de décor à nos loisirs de jeune fille : le piano, la broderie, dont les ouvrages étaient sans destination propre. Un objet destiné à être utile attache notre esprit à la vie courante, tandis qu'un objet qui est simplement beau ouvre une fenêtre et nous libère, nous donne une impression d'espace dont nous avions tant besoin.

Par de grandes portes pliantes, on accédait au petit salon, dont j'aimais le gros tapis multicolore et moelleux. Un foyer à portes de cuivre ciselé s'ouvrait sur un petit poêle au charbon cylindrique, lequel, l'hiver, rougissait dans ses flancs.

Nos parents y recevaient la famille, les amis. Ce n'était jamais sans un certain respect que j'en franchissais le seuil. Sauf, hélas, lorsqu'après une réplique jugée impertinente par mon *Père*, j'y étais enfermée. Ce simple tour de clef gâtait tout mon séjour en ces lieux.

Il y avait sur une table un gros album en cuir avec fermeture d'argent ciselé, des statues de marbre, des vases; sur la fenêtre, une plante verte ornée d'une écharpe de soie multicolore, elle était comme moi un peu étranglée en ce lieu.

Si mon *Père* ouvrait la porte, j'avais parfois l'impertinence de lui dire que je ne m'ennuyais pas, ce qui, fatalement, prolongeait mon séjour au salon.

Mais rentrons dans notre serre, car l'accès au magasin nous était interdit. J'avais cependant trouvé, en compagnie des grands rouleaux de papier d'emballage, sous le joli escalier en colimaçon, un refuge idéal.

Chère vieille maison, accolée sagement et dignement à la maison communale. Seule l'église Saint-Géry domine la ville par sa haute tour carrée et son clocher. Notre ville possédait autrefois une quantité de très intéressantes demeures au point de vue façades et de la décoration intérieure. On retrouve encore actuellement un certain nombre de motifs d'un réel intérêt, tels que vieux escaliers, balustres, armoires, lucarnes comme chez nous.

Il existait à Braine, il y a un siècle et plus encore, une pléiade d'ouvriers : maçons, menuisiers, tailleurs de pierre, menuisiers, sculpteurs, qui devaient être de véritables artistes.

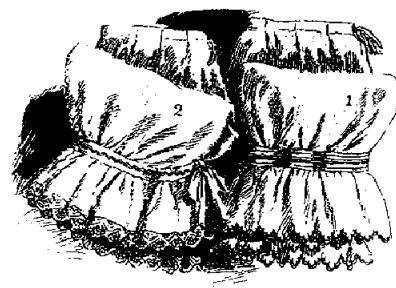
L'Hostel du Cerf, dont j'ai déjà parlé, actuellement « Hostel de la Tour », est un spécimen de l'art de ce siècle. Notre Hôtel de Ville, bâti au XVI^e siècle, était alors une maison particulière. Il est dit dans de vieilles archives qu'elle fut bâtie en 1599 par un Michel le Waitte, Seigneur de Becq. Ce n'est qu'en 1906 qu'elle fut restaurée. La façade est entièrement en pierre de taille. Tous les plafonds sont à sommiers et gîtes en chêne parfaitement conservés.

Hélas, en voulant moderniser leurs maisons, les Brainois enlevaient les croisées de pierre, supprimaient les châssis et vitraux à plomb et badigeonnaient à la chaux leurs belles pierres moulurées. De plus, on modifia les rez-de-chaussée pour avoir entresol.



Vocabulaire... TISSUS

Toutes les salles de la maison avaient accès au vestibule. Au fond, se trouvait la vaste cuisine. Le soleil, en contournant la maison, lançait de longs rayons de lumière par les vitres de la serre. La cuisine odorante, pleine de secrets délectables dans laquelle circulait, telle une sourie, la « petite Marie », je ne puis l'oublier, tant elle fut parfaite. C'est dans la cuisine que s'élaborait avec précision et un goût très sûr les repas des 15 personnes de la « Maison »...



La maison... si vaste, dont les cinq grandes vitrines s'ouvraient sur la Grand'Place. On y voyait exposées des matières dont les noms aujourd'hui ont tous disparu. Ils font, eux aussi, partie d'un passé à jamais aboli.

La « cheviotte » était un tissu de laine, portant le nom d'une race de moutons des Monts Cheviotte d'Ecosse et dont la laine tissée portait ce nom.

Le drap, étoffe de laine alors fabriquée dans le Nord de la France, spécialement à Roubaix - Elbeuf - Sedan.

Le serge. Etoffe légère de pure laine.

L'alpaga, du nom d'un animal de l'Amérique du Sud, au lainage long, fin, moelleux, dont on faisait un tissu.

Hivers très rigoureux, étés chauds... dès le mois de mai, on abandonnait tout vêtement d'hiver. En novembre, le froid devenait très rigoureux, aussi avait-on recours aux fourures, non pas par souci d'élégance mais réellement pour se protéger du froid. On se rendait à Leipzig, là où avaient lieu les grands marchés de fourrures, pour approvisionner toutes les Maisons de la Société.

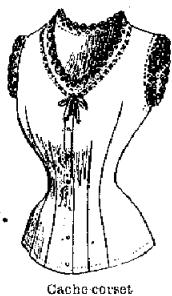
Certains noms, bien oubliés aujourd'hui, tels :

- la Mongolie, fourrure blanche à longs poils bouclés et surtout portés par les enfants;
- le Kolinski, à poils courts, couleur fauve, dont on garnissait le col des manteaux;

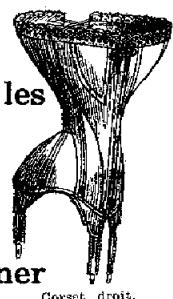
NOS FOURRURES-PRIMES



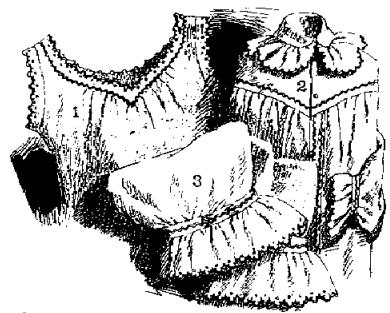
- la **loutre**, dont on doublait la pelisse des Messieurs; on en faisait aussi des manteaux de dames, ce qui leur donnait une silhouette très arrondie;
- l'**hermine**, en petite cravate;
- le **renard bleu**, ou fauve;
- la **zibeline**, fourrure de la Sibérie et aussi du Japon; fourrure de grand luxe.
- la **guipure**, sorte de dentelle de fil ou de soie à larges mailles et sans fond;
- la **soie naturelle**, dont le fil était produit par le ver à soie, et dont on faisait des blouses et des robes, spécialité de Lyon en France.;
- le **Madapolan**, sorte de coton fort et lourd du nom d'une ville de l'Hindoustan qui fournissait ce coton;
- la **popeline** était un tissu dont la chaîne était de soie et la trame de laine;
- la **satinette**, une étoffe de coton et de soie, dont on se servait pour doubler les vêtements d'hommes et de femmes;
- le **molleton** aussi, qui servait à confectionner les vêtements de dessous;
- le **calicot**, de teinte blanche ou écrue, tissu de coton lourd, servait à confectionner des draps de lit;
- et les châles de **Mérinos**, faits de laine de moutons de race espagnole (brebis mérinos), si chauds et doux, colorés de gris, brun, noir ou blanc, garnis de longues franges.



Cache corset



Corset droit.



Chemise de jour. — Chemise de nuit. — Pantalon pour fillettes.

La Toussaint... et la Foire



Chemises de nuit pour dames.

Une coutume familiale exigeait que, chaque année à la Toussaint, *Maman* réunisse chez nous les frères et soeurs de *Papa*. C'était une manière de se serrer les coudes, de sentir que malgré les disparus, et peut-être à cause d'eux, le sens familial persistait et peut-être en était même accru.

Après un dîner soigné - *Maman* était une hôtesse parfaite -, nous assistions ensemble aux Vêpres en l'église paroissiale. L'office avait lieu à 3 heures. Bien que fort jeunes, nous y accompagnions nos parents, oncles et tantes.

Ces Vêpres, la première dévotion passée, nous paraissaient longs et monotones. Il y avait cette interminable lecture de tous les décédés de l'année, de longues litanies... aussi ai-je vu l'*Oncle Octave* qui penchait fort la tête en avant, je crois qu'il dormait. Quant à l'*Oncle Auguste*, il a laissé choir son missel. Cela nous a donné des distractions à *Madeleine* et moi et de sérieuses envies de rire. *Papa*, qui avait tout vu, nous a dit en sortant de l'église : « *Dieu est plus indulgent que les hommes* ». Nous avions compris...

Chez nous, le goûter attendait toute la famille, et c'était toujours les traditionnelles tartes au sucre faites par *Maria*. Ensuite, les grandes personnes se réunissaient au salon pour bavarder affaires, voyages, etc.

Les échos de la grande foire parvenaient jusque chez nous. Dès lors, nous étions autorisés à sortir avec Mademoiselle *Hélène*. Nous mettions nos manteaux bleus à pèlerine, nos guêtres de feutre et nos petits manchons de castor. Eblouis dès l'arrivée par les lumières, les musiques, la foule énorme, nous nous sentions transportés dans un monde inconnu et féerique.

La baraque la plus belle, la plus vaste aussi était le carrousel fermé. J'y choisissais un grand cheval galopant sur la première rangée car ils allaient en grandeur décroissante. Juchée là-haut, à l'aide d'un tabouret fixé au sol, les guides en mains, cette crinière si proche donnait l'illusion d'une vraie chevauchée, on se croyait devenue une amazone d'Amazonie. La musique sortait d'un orchestre rutilant de lumières; de grands personnages colorés, fixés dans des paysages de Far West... l'illusion était complète.



Hélas, le rêve cessait à l'arrêt des chevaux de bois et de sa musique. Nous faisons alors des signes de détresse à Mademoiselle Hélène qui nous accordait un second tour. Andrée et Mademoiselle Hélène se trouvaient dans une grande corbeille qui se balançait doucement en tournant. Ensuite, il y avait un moment d'hésitation : où se diriger ? *Madeleine* avait vu une baraque pleine de jolies choses et surtout une grande et belle poupée qu'on pouvait obtenir par la loterie. Elle voulut y jouer... Hélas, la grande poupée est partie dans les bras d'une jeune homme qui ne savait qu'en faire. *Madeleine*, elle, avait gagné un petit miroir face-à-main garni de coquillages, qui l'a un peu consolée.

Plus loin, il y avait un marchand de beignets. Nous avons regardé Mademoiselle *Hélène* mais elle pressait fort le pas, nous l'avons suivie en humant la bonne odeur de friture. Un peu bousculés, nous arrivions devant une autre baraque d'où fusaiient des rires sonores. Sur la devanture, une toile peinte représentait un moine en prière; derrière lui, un buisson où se cachait un diable cornu. *Jean* voulait entrer dans cette baraque. A l'intérieur, il faisait presque obscur. Une lampe à pétrole, malodorante, se balançait à chaque entrée. A l'avant, les premières n'étaient autres que des rangées de bancs en bois; à l'arrière, il fallait rester debout. Pas de planches, les bancs étaient posés à même les gros pavés de la Grand'Place.

Un harmonica s'essoufflait en un rythme étrange, le spectacle avait commencé bien avant le lever du rideau de cotonnade rouge : nous étions prêts à la pire aventure. Les trois coups résonnent derrière la scène, comme à l'Opéra... le rideau se lève, rien, une voix nasillarde sortie d'un buisson, où se cachait un diable affreux. St Antoine s'avance en robe de bure, les bras au ciel et chante, se lamenter : « *Rendez-moi mon cochon, s'il vous plaît, voulez-vous me le rendre !...* ». Ses gestes étaient ceux de la supplication, puis bras au ciel, étendu à terre, il se perdait dans un état de componction ! Puis, trois femmes vêtues de blanc, amenées par le diable, dansaient une sarabande; l'harmonica les accompagnait. Derrière les coulisses, une voix fausse et nasillarde essayait en vain d'atteindre les notes élevées. Gestes, musique, habillement et mouvement des marionnettes, tout concourrait au plus grand comique.

Au dehors, il y avait foule pour prendre nos places. Nous étions un peu honteux d'avoir tant ri pour un spectacle qui s'annonçait sérieux. Nous avancions avec peine dans cette marée humaine en nous donnant la main pour ne pas nous perdre.

Devant l'étalage des bonbons, nous avons pu acheter un nougat. Enfin nous arrivions devant la friture. Il était déjà 7 heures du soir et nous sommes entrés dans une petite logette où il y avait une table et deux bancs de chaque côté. Sur de belles petites assiettes, nous avons reçu une portion de frites croustillantes et dorées, que nous avons copieusement arrosées de sel. *Madeleine* aurait voulu des beignets pour dessert mais *Hélène* a dit que ce serait pour un autre jour.

On s'est arrêté ensuite devant la baraque des friandises. Après bien des hésitations, nous avons choisi, pour l'offrir à *Papa* et *Maman*, un beau pain d'épices aux fruits confits et au miel, dont l'emballage représentait des bouquets de fleurs et des abeilles.

Tous, nous avions coopéré à cet achat. Mais... *Andrée* avait envie de dormir, *Jean* avait mal aux pieds... Nous sommes rentrés à la maison juste à temps pour faire nos adieux à la famille qui, ce soir-là, logeait chez *Bon Papa*.

Nous rêvons de retourner à la foire, Mademoiselle *Hélène* aussi, il y a encore tant de choses à voir... Une foire, c'est merveilleux quand on a 7 et 8 ans... Enfin, un dernier regard vers cette féerie éblouissante de lumières et de musique, on hume une dernière fois ce bon parfum de vanille et de friture, avec regret un dernier regard pour entrer dans la presque totale obscurité de la rue... Quelle évasion qu'une foire pour les enfants du XIXe siècle !



Lumières de l'autre siècle

Après la prière du soir en famille, la nuit venue, nous passions dans la cuisine où *Maria* avait préparé les lampes à pétrole. Elle avait nettoyé le verre parfois recouvert de fumée, égalisé la mèche et rempli la lampe de pétrole. Il y en avait quatre en porcelaine et deux en cuivre. Chacun emportait la sienne. Mademoiselle *Hélène* se chargeait de la nôtre. Dans nos chambres, nous allumions nos bougies.

L'hiver, levés avant le soleil, nous allions faire notre toilette dans la salle de bain où une lampe de cuivre était allumée et posée sur la table. Nous descendions souvent déjeuner sans nos bougies, en saisissant la rampe d'escalier.

Dans la salle à manger, au centre du plafond, était suspendue une très grosse lampe de porcelaine blanche qu'un cercle de cuivre ciselé soutenait. Un vaste abat-jour de porcelaine blanche captait et réfléchissait la lumière.

Dès le coucher du soleil, l'allumeur de réverbères faisait son apparition, muni d'une petite échelle passée sur son épaule; il allait de rue en rue éclairer les réverbères. Cette lumière blafarde était d'un faible rayonnement. Dès les premières lueurs de l'aurore, il repassait les éteindre. Il en avait aussi l'entretien, ce à quoi il passait la journée.

Eclairer une maison n'était pas commode. Lorsque *Maman* avait des invités, de grands candélabres étaient placés sur la table et dans les couloirs. Leurs reflets lumineux et discrets tout à la fois s'attardaient sur les objets et même les visages, auxquels ils donnaient un aspect presque féerique.

Les sorties d'hiver dans l'obscurité presque totale, par la neige, la gelée, le verglas, avaient un certain charme. Aucune température n'arrêtait nos sorties, que ce fut un été torride ou un hiver sibérien. Et j'entends encore les clochettes du traîneau dans l'obscurité glacée des hivers de mon enfance; le coup de fouet claquant l'air, et sur mes genoux la douce chaleur du plaid de cuir noir doublé de flanelle écossaise.

C'était sur la route conduisant au bois, longue route cahotante, sinuuse. Deux maisons basses, une ferme, enfin un relais dit « Le Marouset » et nous entrions dans le bois. Mon *Grand'Père* avait été chez un éleveur y discuter du prix d'un cheval. Dans le bois, les grands arbres nus de leurs feuilles, les bras ouverts, glacés par les chutes de neige, vivaient encore sous le tapis profond de feuilles mortes. Un coin vert... le houx... mon *Grand'Père* serre les freins et attend ma moisson de baies rouges.

Nous avions de gros gants de peau fourrés. Mon *Grand'Père* avait revêtu sa pelisse de drap noir doublée de castor, une haute toque à oreilles lui couvrait la tête. Sa grande barbe blanche lui donnait, ainsi vêtu, l'aspect d'un beau cosaque. Il faisait si froid que la vapeur de sa respiration se cristallisait dans sa barbe.

Avant de rentrer en ville, on allumait les bougies des petites lanternes de chaque côté du traîneau. Ces fanaux donnaient assez de lumière, les rues étant alors presque obscures. Les réverbères étaient allumés et perçaient le brouillard naissant. Le cheval allait au pas. Sur le trottoir, parfois, une traînée lumineuse quand la porte d'un « estaminet » livrait passage à un buveur attardé. Parfois aussi, un habitant, le « quinquet » à la main, venait sur le pas de sa porte, attiré par le son des clochettes du traîneau; s'il reconnaissait mon *Grand'Père*, c'était un chaleureux « bonsoir ».

On rentrait alors le traîneau dans l'écurie, on allumait la grosse lanterne pendue à la vieille poutre de chêne. Le cheval *Kob* était alors soigné et nourri.

Débarrassés de nos gros vêtements mouillés, nous nous approchions du foyer. Le bois ou le charbon incandescent, rouge, bleu, aux reflets multiples, allumaient nos visages, réchauffaient nos mains.

Entre chien et loup, on s'accordait un moment de silence et de repos pour ne faire la lumière qu'au moment de la nuit noire. *Tante Ludivine* nous apportait alors le café servi dans de grosses tasses de porcelaine blanche, dont la vapeur montait, brûlante, de ma tasse.

Sur une petite table, une lampe à abat-jour près de laquelle *Tante Ludivine* ravaudait les bas et les chaussettes de laine noire. La lampe dessinait au plafond une auréole se mouvant au rythme de la flamme.

Dehors, lorsque le clair de lune n'éclairait pas la patinoire située à la « Blanchisserie », on allumait de part et d'autre de la plaine de grandes torches malodorantes, elles permettaient aux patineurs de chaussier leurs patins fixés à de hautes bottines lacées et vissées dans le talon.



Mais la plus petite des lumières, celle que jamais je n'oublierai, celle qui éclairait toutes nos maladies enfantines : la « veilleuse ». Petite lumière des nuits de fièvre, lumière des nuits angoissées par la peur, lumière amie ! Dans un verre au col largement ouvert, on versait, sur un fond d'eau, de l'huile dite « huile de lampe ». Par dessus flottait un petit disque percé par une tige de stéarine. Ces veilleuses, dites « du Saint Sacrement », étaient vendues dans de petites boîtes oblongues coloriées et représentant un tabernacle. Lorsque nous étions malades, cette lumière, si faible fut-elle, nous donnait l'illusion d'une présence. Dès le départ de *Maman*, on ne se sentait pas seule et on s'endormait grâce à la présence de la petite flamme vacillante.

Tout est enseignement dans la vie, et d'avoir connu les lumières d'antan n'est pas nous sentir en retard, c'est avant tout accorder du respect au temps que nous avons connu. Tout cela exigeait un effort répété. Il ne suffisait pas de tourner un bouton pour que la lumière fut. Elle devenait lumière par nos soins.

Chères lumières d'antan, vous avez donné à notre enfance un certain regard sur les choses. Non pas dans un éclair fulgurant mais dans une douce clarté, où chaque chose prenait différemment sa lumière et donnait par ses jeux d'ombre une beauté subtile qui ne se retrouve plus. Et avec les lumières d'antan s'éteignent aussi les souvenirs d'enfance, ceux que j'ai engrangés tout au long de ma vie... Grâce aux données héritées de mon ascendance, j'ai été poussée par tous les éléments de ma nature vers ce mode de vie enfantine fait de certitudes...

La poésie a murmuré au-dedans de moi, je l'ai recueillie depuis toujours et cette résonance secrète durera aussi longtemps que la pensée ne me sera pas ravie. Mais dès l'âge adulte et l'entrée dans un autre monde, je subis un conflit interne qui me fit découvrir un vie singulièrement riche mais plus ondoyante... Et j'ai remonté le cours du fleuve de ma vie que je descends depuis 80 ans !!





Religion



De Léonard P. P. Pontifical NOËL PL. 420 Rue de la Paix, 10, Paris

Le rythme qui a gouverné notre enfance, je me souviens qu'il s'organisait en saisons, et les saisons en fêtes. Mais la fête est aussi un état d'esprit. Longtemps avant Noël, Pâques ou Pentecôte, nous entrions dans l'esprit de la fête qui se préparait.

Le congé était attendu, certes, mais la fête à célébrer prenait une importance religieuse primordiale, elle lui donnait un sens plus profond.

Chaque soir, pendant la prière, en fixant la crèche, nous savions la venue de Jésus dans toute sa misère et pauvreté. Pâques, son long calvaire, la vie à la fois révolutionnaire et pacifiste de Jésus, sa mort, nous la sentions s'épanouir en Pâques. Il y avait pour nous, enfants, les œufs de Pâques enfouis dans le buis luisant des jardins que nous récoltions, et si cela enrubannait un peu la fête, ce ne fut jamais primordial.

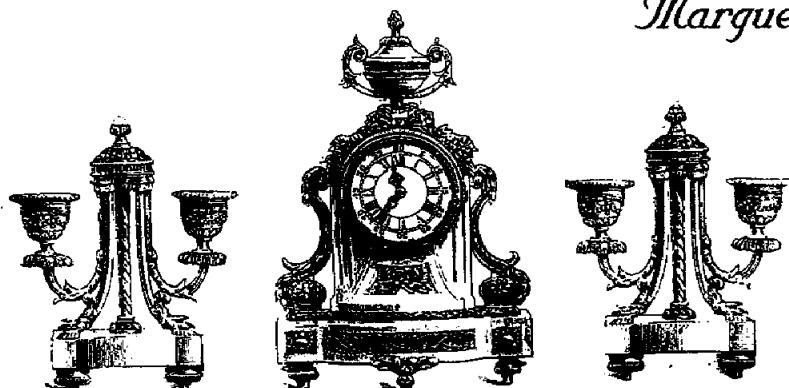
En ce qui concerne la valeur des phénomènes sociaux, on trouve dans la génération des jeunes d'aujourd'hui certaines expressions de mysticisme collectif qui ne sont pas toujours artificielles et semblent bien, au contraire, être soif de Dieu. Écoutant la grande voix de *Jean-Paul II*, ce Pape, comme on l'a dit, venu de loin, mais qui, surtout, nous entraîne au loin, au large, répétant comme Jésus à ses disciples épouvantés par la tempête déchaînée : « *N'ayez pas peur, ouvrez, ouvrez toutes grandes les portes au Christ. A sa puissance salvatrice, ouvrez les frontières des Etats, les systèmes économiques et politiques, les immenses domaines de la culture, de la civilisation, du développement. N'ayez pas peur !... Permettez au Christ de parler de l'homme. Lui seul a les paroles de vie, oui, de vie éternelle.* » et une autre fois, ne disait-il pas encore : « *On ne peut exclure le Christ de l'histoire de l'homme, sa racine est dans le Christ.* »

La famille d'autrefois fut une école de fidélité religieuse; aujourd'hui n'est-elle pas plus encore une école de fraternité religieuse ?

Mais quel est donc ce besoin qui nous pousse à nous cramponner au passé qui se dérobe, comme si, avec lui, c'est notre âme qui nous abandonnait ! Nous sommes en proie à la hantise du temps qui passe et qui dénoue les liens, défait les visages, détruit les pauvres trésors que nous croyions avoir entassés au fond de nos mémoires. Les êtres ne secrètent-ils pas toujours l'univers qu'ils exigent ?

Ces souvenirs d'un monde qui fut, ont pris source dans mon enfance, et souvent orientés vers nos parents, c'est encore vers eux que va ma pensée, qui les remercie de nous avoir donné le goût de la dignité des autres.

Marguerite



N° 710. Garniture Louis XV, marbre blanc ou onyx vert du Brésil, bronze doré.

A Monsieur Jacques Bruxaux

chaleureux merci pour avoir fait éclore ce qui serait resté une simple mémoire dans un dossier familial. Pour son "coup de cœur" et l'illustration pleine de charme pensée pour Julie.

A ma petite-fille Julie

qui a tant insisté pour lire les histoires de son arrière-grand-maman.

A mes autres petits-enfants garçons et filles.

Bonne-Maman



Communion de Marguerite



Procession de 1904. (Jean T)

Illustration choisies par Jacques Briaux

Dans la même collection :

- 1) 150 ans de vie agricole (1692-1851).
- 2) Le paléolithique à la Houssière.
- 3) L'âge du Bronze à la Houssière.
- 4) Favarge, un hameau de Braine-le-Comte.
- 5) Coraimont, hameau de la Houssière.
- 6) Les dindons de Ronquières.
- 7) Braine-la-Neuve et son foyer culturel.
- 8) A travers les comptes de l'hôpital, la vie des Brainois dans la première moitié du 18ème siècle.
- 9) La vie à Ronquières du 15ème au 18ème siècle.
- 10) Nouveau visage de Braine-le-Comte au cours du 18ème siècle (1ère partie).
- 11) L'hôpital - hospice Rey ou avant la sécurité sociale (1800-1921) 1ère partie.



✓ Olmedo

Maison de Marguerite

